

L'Europe tragique
En quelques lignes...
Préludes d'orages
La vie apostolique du Père Vallée et les expulsions de 1880
Le cœur de la marquise
Liège et le collier de la reine

Comte Gonzague de REYNOLD
* * *
Paul FRANCO
Baronne Amélie de PITTEURS
Jeanne CAPPE
Maurice des OMBIAUX

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Evêques. La Lettre pastorale du Cardinal Van Roey, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Que les prières montées vers le Ciel de toutes les églises particulières qui se partagent le monde catholique pour le Pontife Romain, dont elles célébraient la fête, pour le Vicaire du Christ sur la terre, lui obtiennent la Lumière et la Force! Le Pape! Dans les temps troublés qu'ils connaissent partout, les fidèles se tournent vers le Père commun avec confiance et avec amour. L'anarchie politique et le chaos économique font mieux apprécier encore le grand don de l'unité spirituelle dont le Saint-Père est la clef de voûte. Si le catholique doit être un bon citoyen et travailler de toutes ses forces au salut de la Patrie dans laquelle Dieu l'a fait naître; si, à la lumière de la doctrine évangélique, il lui faut s'appliquer à résoudre les angoissants problèmes de l'heure, rien ne le soutiendra davantage que cette certitude réconfortante que l'essentiel de sa philosophie de la vie est bâtie sur le roc, à l'abri de toutes les tempêtes. Le salut de notre civilisation occidentale comporte bien des points d'interrogation difficiles à résoudre; les meilleurs esprits hésitent et tâtonnent. Quelle joie, dans ces ténèbres, de pouvoir s'accrocher à la Vérité révélée apportée au monde par le Christ et gardée infailliblement par le successeur de Pierre! Nous avons été faits enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ. A l'Eglise fut confiée, avec le dépôt sacré de la doctrine, les moyens de salut. Quelles que soient les destinées de notre vieux monde, cette Eglise, sous la conduite du Pape, non seulement ne périra pas, mais ne cessera de parfaire l'œuvre de la Rédemption...

Daigne Notre-Seigneur assister plus que jamais le Pasteur qui a la charge du troupeau en ce tournant de l'histoire que nous vivons.

* * *

La prière est toute-puissante! Dans la très belle lettre pastorale qu'il consacre à la prière, lettre d'une clarté admirable et d'une profondeur de pensée peu commune que Mgr Schyrgens commente plus loin, S. Em. le cardinal Van Roey rappelle fort opportunément cette toute-puissance de la prière. On ne saurait assez recommander aux catholiques belges la méditation de ces pages pacifiantes et consolantes qui résument, en des formules frappantes, toute la philosophie chrétienne de la vie et qui rétablissent très utilement la vraie perspective dans laquelle il nous fait voir les agitations actuelles pour ne pas nous laisser emporter par elles.

Nos impressions se confirment. Quelque chose est bien fini en France, et on ne peut que s'en réjouir vivement. Pour la première fois depuis 89, une révolution commence qui, loin d'appuyer toujours plus à gauche, réagit — enfin! — contre le torrent dévastateur. Il est acquis que la mystique de gauche est morte et que le dynamisme démocratique et républicain agonise. C'est beaucoup. Un relèvement national postulait ces deux cadavres. Le socialisme essaiera peut-être de se défendre, mais il ne se relèvera pas. Son règne est fini. Plus rien n'est capable de le sauver. A l'expérience, il s'est révélé un poison mortel. Pour vivre, les peuples durent, l'un après l'autre, l'éliminer. Successivement, depuis dix ans, toutes les nations l'extirpent — après avoir failli en mourir.

Les socialistes — disait il y a quelque jours M. André Tardieu —, sont les plus redoutables créateurs de charges financières du monde moderne. Car chaque article de leur programme et chaque moyen de leur tactique aboutissent à des dépenses. Etatistes, ils augmentent,

à tout instant, les pouvoirs et les besoins de l'Etat. Les fonctionnaires, qu'ils multiplient, sont d'autre part leurs meilleurs électeurs. En servant les principes, on augmente le nombre des suffrages.

Soit par des monopoles, soit par des offices, soit par mille autres procédés, on enfle démesurément les budgets avec la seule contre-partie de prendre, comme on dit, l'argent où il est. L'idée développe les attributions et les attributions développent la clientèle. Du même coup, on écrase par l'impôt l'activité créatrice de la nation et, sur les gains de trois jours, chaque Français en verse deux à l'Etat.

C'est sous l'influence socialiste que les frais de la maison France ont augmenté de 42 %, de 1923 à 1934. C'est sous l'influence socialiste que, depuis la même époque, le nombre des fonctionnaires s'est accru de 204.000 unités.

Et j'ai bien souvent rappelé que si, en 1929 et 1930, je n'avais pas, à quarante reprises, posé la question de confiance contre les propositions financières de l'extrême-gauche, les dépenses annuelles eussent été augmentées de 15 milliards et les recettes réduites de 3 1/2.

Le budget, suivant le mot de Jules Ferry, est devenu « une immense gamelle, où chacun vient puiser à son tour ».

La marée, heureusement, a enfin tourné, même en France. La route y est libre pour un renouveau français, condition sine qua non de la paix européenne. La soirée du 6 février restera, sans doute, la date historique, celle qui marquera, pour les générations futures, le début de la salutaire réaction.

Cette soirée du 6 février, — écrit notre confrère 1934, — déshonorante pour un Parlement avili et tremblant dont les délibérations ne peuvent plus se poursuivre que derrière des prétoriens armés, plus déshonorante encore pour le gouvernement affolé d'ambition, de vengeance et de lâcheté, qui n'hésita pas à donner l'ordre de massacre, cette soirée, il faut l'avoir passée place de la Concorde pour savoir qu'elle fut le premier moment de grandeur qu'ait connu notre peuple depuis le 11 novembre 1918.

Les tragiques événements d'Autriche sont un épisode dans cette lutte nécessaire contre le virus rouge. Toute notre sympathie va à l'énergique homme d'Etat qui veut délivrer son pays de l'emprise mortelle d'une dictature de classe. Le socialisme tuait l'Autriche. Le chancelier Dolfuss l'a attaqué de front. Dans un dernier sursaut, la bête malfaisante a essayé de terrasser son adversaire. Nous nous inclinons devant les malheureuses victimes qui ont payé de leur vie les erreurs de leurs chefs, mais nous souhaitons que la victoire reste à ceux qui ont répondu à l'insurrection rouge par la force au service du Droit.

Le Peuple a beau traiter le courageux chancelier de « boucher », de « fasciste jésuite, apostolique et romain », il a beau hurler et prédire que « la fin du socialisme autrichien entraînerait la destruction de l'indépendance de l'Autriche » et que « désormais la paix est à l'agonie », ses convulsions n'impressionneront que les pauvres égarés dépourvus de sens critique. Ce qui agonise, c'est le socialisme européen. Il avait tenté, à Vienne, ses plus audacieuses expériences. Ses plus coûteuses, aussi. Serré de près, acculé, ce socialisme viennois a voulu tenter l'aventure suprême : la guerre civile. Trop tard, espérons-le! Si le coup avait réussi, c'était l'Anschluss à bref délai et les socialistes autrichiens eussent connu alors, non seulement la fin de la social-démocratie, mais

encore la fin de l'Autriche. Leur politique du désespoir a heureusement échoué...

Cette fin du socialisme est illustrée chez nous par le Plan de Man. Notre *Parti Ouvrier Belge*, désorienté, voudrait rendre à ses troupes un dynamisme nouveau. Trop tard! On ne saurait assez le répéter : la marée a tourné. Une époque est révolue. Le socialisme n'est plus...

Des naïfs attardés, des idéalistes impénitents, des démocrates qui ne peuvent se résigner à l'inévitable, ont beau s'acharner, plus rien n'est capable de rendre vie à ce qui se meurt sous nos yeux. M. Elie Baussart, directeur de la *Terre wallonne*, égaré depuis quelque temps dans les nuées pacifistes et les illusions démocratiques, a vainement essayé — oh! avec prudence et en multipliant les points d'interrogation! — de plaider pour le Front du Travail, la *Confédération des syndicats chrétiens de Belgique* a repoussé le fameux Plan. On ne saurait assez féliciter les chefs de nos ouvriers chrétiens de leur perspicacité et de leur courage. Nous reviendrons sur cet important document.

En attendant, signalons la réaction du *Peuple* qui a trouvé que la réponse des syndicats chrétiens « constitue une répudiation totale de la doctrine papale, dans sa dernière version »!

« *Le scolastique le plus retors* — continue le *Peuple* — ne pourra jamais concilier ce que la *Fédération des Syndicats chrétiens* apprend à ses adeptes, avec ce que disent à ce sujet les textes clairs et précis de l'encyclique et de son commentateur le plus autorisé (le jésuite allemand von Nell-Breuning). »

Le *Peuple* plus catholique que le Pape, quoi! On aura tout vu...

Ce qui vicia tout le plan de Man, ce qui le rend impossible dans le monde actuel, c'est le primé de sa réforme politique : « *Les pouvoirs législatif et exécutif émaneront du suffrage universel pur et simple* ». Et le quarto dit : « *Le pouvoir législatif sera exercé par une Chambre unique dont les membres seront élus au suffrage universel* ». Les socialistes s'accrochent à ce qui n'est plus : le mythe, démocratique, la vérité politique émanation d'une majorité numérique. Un anachronisme!...

F-i-i; n-i-ni : fini! La démocratie politique n'est plus. Partout la Vie réagit contre cette doctrine de mort. M. Baussart a beau rappeler le mot de Bernard Lavergne : « *Si le suffrage universel n'existait pas, il le faudrait l'inventer. Il n'y a en effet pas d'autre régime qui se soit révélé susceptible de garantir à tous libertés privées et libertés politiques* », le temps de ces bobards est bien passé. L'expérience fut concluante. La démocratie politique, l'électoralisme conduisent les peuples à l'esclavage et à la guerre.

* * *

« *Ne nous abusons pas sur la portée de l'expérience du chancelier Dollfuss*, — écrit encore M. Baussart — *expérience qui repose sur l'emploi des méthodes fascistes de violence et de tyrannie* » auxquelles les catholiques, moins que tous les autres, devraient recourir. Nous sommes minorité partout en Europe, et le plus sûr bouclier de nos droits est toujours la liberté que trop des nôtres se laissent aller à décrier. »

Ah! la jolie confusion démocratique! Quelle liberté s. v. pl.? Celle — pour le cas de l'Autriche — de vivre sous la dictature du prolétariat viennois? De perdre, goutte à goutte, le sang le plus précieux de la nation avec, comme perspective, de mourir exsangue? Ce n'est pas formellement comme catholique que le chancelier Dollfuss lutte contre la dictature rouge, mais comme patriote autrichien, comme homme d'Etat, soucieux d'arrêter son pays dans la course à l'abîme. Quel cléricalisme à rebours que celui qui exigerait des catholiques de n'avoir aucun courage civique, aucune conviction nationale! Les méthodes fascistes de violence et de « tyrannie », pour employer le langage de M. Baussart —

disons la force au service du Droit — s'imposent parfois, pour redresser un pays. Pourquoi serait-il interdit à un catholique d'y recourir?

Dans les *Souvenirs de ma vie parlementaire* que M. Charles Benoist donne à la *Revue universelle*, il y a un remarquable portrait de Briand, du Briand de 1902 :

Tandis que nous cautions ainsi, apparut, dans une des portes, une figure extraordinaire. C'était un personnage qui paraissait avoir la quarantaine, mais qui la traînait avec lassitude, comme s'il avait trop cheminé, tout le corps affairé et démis, les jambes molles, une épaule haute, le buste un peu de travers, dont l'aspect entier disait le désordre et la fatigue, depuis le visage jusqu'aux vêtements et aux chaussures. La tête eût été assez belle, le haut surtout, le front large et bien construit (on ne découvrait que de plus près les yeux bleu-vert, voilés de gros, tantôt clairs et tantôt sombres, changeants, profonds, rieurs, secrets et faux, d'une eau de mer); mais il y avait ces cheveux mal coupés qui faisaient tignasse, revenaient en avant sur les joues et couvraient les oreilles de deux grosses touffes qu'on ne pourrait nommer qu'en argot; il y avait la moustache épaisse, épatée aux bouts, en crosse de pistolet, telle qu'on la voit au petit bonhomme en manches de chemise, à la ceinture traversée de poignards, de ces couples de pupazzi napolitains qu'exposent périodiquement dans leurs vitrines les marchands de curiosités. Il y avait la bouche affreuse, la lèvre inférieure avançante, provocante, au coin tordu, de laquelle pendait, collé par une parcelle de papier roussi, un vieux bout de cigarette... « Oh! fis-je, qu'est-ce que celui-là? » — Jaurès regarda et répondit : « C'est un des nôtres ». Je pensais bien que ce n'était pas le duc de Rohan; et je repris : « Mais encore? — C'est le fameux Aristide Briand ». Ce « fameux » ne me rappelait rien. Je m'informai : « Le Briand de la grève générale, des fusils qui partiraient dans la direction des officiers ». Je redoublai de questions : Qui était-ce? — Un avocat. — De valeur? — Il faisait plus de « politique » qu'il ne plaidait, et s'entendait comme pas un à saisir, retourner et « emballer » un auditoire populaire. — Mais, professionnellement est-ce quelqu'un? Sait-il quelque chose? — Lui? Il est d'une ignorance encyclopédique! (Mettez dans ce texte littéral l'accent, toutes les nuances de sentiment qu'y pouvait mettre un mandarin universitaire.) Mais le mandarin ne parlait pas seul. Jaurès ajouta... je ne puis imprimer sans traduction ce qu'il ajouta. Traduit fidèlement, cela signifiait qu'il y avait en ce meneur de foule une force de dissolution, — et j'adouciss, j'adoucis beaucoup, — qui (cette fin est de nouveau littérale) « décompose tout ce qu'elle touche ».

[...] Il n'avait pas une note, pas le moindre bout de papier. Il se tenait de trois-quarts, mal redressé, promenant sur toutes les travées tour à tour un regard qui ne se fixait pas, et, par instants, il jouait, en les tendant devant lui, de ses mains, qu'il avait très belles, et qu'il jetait comme un filet. Son geste favori, familier, instinctif, était le geste non du semeur, mais du pêcheur, et il n'y restait rien d'auguste. La langue était médiocre, le tissu du discours mince et rompu, la composition nulle. Mais la voix était magnifique, avec, par ses grosses cordes, une espèce de résonance sourde, d'où elle tirait des prolongements en profondeur qui, manifestement, n'étaient pas dans l'esprit. Cela sentait encore la cour d'assises de province : il y avait des effets un peu faciles, un peu vulgaires, c'était criblé de trous : il était clair que, si la nature avait rempli son rôle, le travail avait totalement négligé le sien. Pourtant, le don était superbe; et s'il lui manquait trop pour que ce fût en vérité l'éloquence, c'en était du moins la musique. Pas l'ombre, au surplus, d'une conviction, et pas la queue d'une idée. Le regard errant, les yeux qui « circulaient » d'un bout de l'assemblée à l'autre, étaient en quête de ce que la majorité désirait qu'on lui dit et que l'on se hâterait de lui dire, blanc ou noir. La personnalité systématiquement la plus impersonnelle qui se fût imaginée. Une lacune énorme : le vide d'une caisse de violoncelle...

L'Europe tragique⁽¹⁾

Sans pénétrer encore dans les profondeurs, en demeurant à la surface des faits et des idées, commençons par jeter un coup d'œil rapide sur le terrain couvert de ruines que nous avons devant nous. Affaire d'orientation.

Que lisons-nous sur cette carte de guerre?

Nous sommes au XX^e siècle : première zone.

Nous sommes en révolution : seconde zone.

Il faut mettre ce mot de révolution au pluriel : troisième zone.

I

Nous sommes au XX^e siècle : c'est une évidence chronologique ; mais, pour la plupart de nos contemporains, ce n'est pas une évidence intellectuelle. Ni dans le domaine de la pensée, ni dans celui des faits, ni dans leurs idées politiques, économiques, sociales, ni dans leur manière de vivre, la majorité des Européens n'a, je le crains, « réalisé » cela. Cette majorité pense et vit comme si elle était encore en plein XIX^e siècle.

Chronologiquement, nous sommes entrés dans le XX^e siècle au coup de minuit, 1^{er} janvier de l'an de grâce 1901. Historiquement, nous y sommes entrés à la déclaration de guerre, le 1^{er} août 1914.

Ce qui veut dire ceci : le XIX^e siècle, en tant qu'il représente une forme de civilisation, s'est abîmé dans la guerre, et, sitôt la guerre finie, en novembre 1918, se sont ouvertes les portes obscures d'un nouveau monde.

Car le XIX^e siècle appartenait à un monde que nous appelions, et que sans doute l'histoire continuera d'appeler, le monde moderne. Ce monde avait débuté par la Renaissance et la Réforme, c'est-à-dire par une révolution contre le Moyen âge. Ce monde se meurt, ce monde est mort. Que sera le nouveau ?

Nous ne savons pas encore ce qu'il sera. En revanche, nous savons ce qu'il ne sera point. C'est notre première et unique certitude, si l'on peut baptiser certitude une pure négation.

Il ne sera plus le monde moderne : l'histoire se chargera de lui trouver un autre nom. Il ne sera plus le XIX^e siècle. Par conséquent, nous figurer que nous pourrions continuer de vivre, dans ce monde nouveau, dans ce XX^e siècle, avec les idées, les mœurs, les institutions du XIX^e, c'est une illusion plus grande que celle de certains émigrés, lorsque, à la Restauration, ils rentrèrent en France sans avoir, dit-on, rien appris, ni rien oublié.

La révolution et les guerres de l'Empire avaient mis fin, sans aucun espoir de recommencement, à l'ancien régime : eux, les émigrés, certains émigrés, s'étaient imaginé que la Révolution et l'Empire n'étaient qu'un intermède, et que la tragédie classique allait reprendre, parce que le principal personnage, le roi, était, momentanément, rentré en scène. Nous rions, aujourd'hui, ou nous nous affligeons de cet aveuglement. Or, ils sont tout aussi aveugles, ceux qui se figurent encore que le XIX^e siècle politique et social va continuer, qu'après une crise plus ou moins longue,

le XIX^e siècle économique va se rétablir et que le XIX^e siècle intellectuel va reprendre glorieusement ses voies.

Il n'est pas possible que des bouleversements aussi considérables que la guerre, la révolution russe, le fascisme italien, l'hitlérisme allemand, la crise économique n'aient point changé l'atmosphère, modifié toute notre vie.

Le XIX^e siècle ne continue que par la vitesse acquise. Chaque jour, cette vitesse diminue. Le XIX^e siècle, c'est, par rapport au XX^e, l'ancien régime.

La notion d'ancien régime est essentiellement mobile. Elle ne s'est pas collée définitivement au front de cette période qui va de la Renaissance à la Révolution française. Je fais appel à M. de la Palisse : l'ancien régime est celui qui précède un régime nouveau, celui contre lequel réagit un régime nouveau, celui auquel des faits comme ceux que nous venons d'énumérer substituent un régime, non seulement nouveau, mais contraire.

Donc, s'il est des gens qui méritent aujourd'hui d'être taxés de réactionnaires, ce sont bien ceux-là qui restent attachés, c'est le cas de le répéter, aveuglément, au libéralisme et au socialisme, ces frères ennemis, aux mythes de la prospérité, du progrès infini et de la bonté originelle, à la superstition de la science, en un mot aux idées humanistes, à cette doctrine facile et plus ou moins cohérente, que le XIX^e siècle avait héritée du XVIII^e, et qu'il s'était efforcé d'appliquer à la vie des nations, à la constitution des États, à l'éducation des peuples.

* * *

Le symptôme le plus net, le plus apparent qui nous amène à diagnostiquer en toute sûreté ce changement de monde, c'est l'opposition entre les générations anciennes et les nouvelles.

Cette opposition n'a rien de fatal. Les générations diffèrent toujours, et c'est une vérité première, mais elles ne s'opposent point nécessairement. Au contraire, on les voit, le plus souvent, se continuer. Il y a continuité, par exemple, entre les quatre générations humanistes : celles d'Erasmus, celle de Rabelais, celle de Ronsard, celle de Montaigne. Il y a continuité entre les quatre générations classiques : celle de Malherbe, celle de Balzac, celle de Corneille, celle dite de 1660. Il y a continuité entre les générations des « philosophes », en partant de Bayle et de Fontenelle pour aboutir à Condorcet et aux derniers idéologues. L'œuvre se poursuit en se développant : la course du flambeau. En temps normal, lorsqu'il ne se produit point de révolution profonde, les fils, les pères, les grands-pères chantent en chœur l'hymne spartiate : « Nous sommes ce que vous fûtes, nous serons ce que vous êtes ».

Il en va tout autrement lorsqu'une révolution se prépare, s'annonce, éclate, lorsqu'il y a rupture entre deux mondes. Alors, on voit les générations s'opposer : les jeunes humanistes contre les vieux scolastiques ; contre les vieux classiques, les jeunes romantiques. Et c'est à ce phénomène que nous assistons aujourd'hui.

Il n'est d'ailleurs, on l'aura compris, point aussi simple que

(1) Préface à un livre qui paraîtra sous ce titre chez Spes, à Paris.

J'ai l'air de le dire. Il n'affecte pas directement les masses, qui, à moins d'être soulevées par des chefs armés de formules, demeurent passives, évoluent avec lenteur. Les masses sont atteintes les dernières par les idées, lorsque celles-ci se répercutent dans la vie sociale et la vie économique. Les masses sont toujours d'hier ou d'avant-hier. Les idées se forment sur les hauteurs et descendent peu à peu dans les plaines. Mais, quand elles arrivent à s'étaler dans les plaines, les idées ne sont plus nouvelles, elles sont « reçues ». Or, quand elles sont reçues, elles sont généralement dépassées, elles n'ont généralement plus de substance.

L'opposition des générations nouvelles aux anciennes n'a rien de biologique. Ou presque rien. Les vieux libéraux, les vieux démocrates que la poussée des jeunes réduit à la défensive et à la retraite, s'en consolent en disant : « C'est tout naturel ; les fils ne sont jamais d'accord avec leurs pères ; quand ils seront vieux, ils penseront comme nous ; quand ils seront pères à leur tour, ils verront leur fils réagir contre eux ». Et ils évoquent le déterminisme, l'évolution, la psychanalyse. En réalité, ce phénomène est de l'ordre intellectuel, il est de la conscience. Les générations nouvelles paient aujourd'hui, et durement, les erreurs des générations anciennes. Ces erreurs ont jeté par terre un monde : les générations nouvelles, qui ont à le reconstruire, entendent le faire pour elles, et vivre dans leur maison.

Ce qu'il y a de biologique, peut-être, c'est que les jeunes ont une sensibilité plus aiguë que les vieux. Ils enregistrent plus vite les changements qui se préparent dans l'atmosphère. Fraîcheur et spontanéité, joie de vivre, désir d'être soi-même, besoin de se définir et pour cela de s'opposer, enthousiasme pour ce qui est nouveau, imagination, curiosité fébrile, goût du risque et de l'action. Oui, mais ne l'oublions pas : ce que les jeunes ont hérité du XIX^e siècle, c'est un esprit critique et une sensibilité romantique ; l'un et l'autre se sont portés sur une vaste matière intellectuelle, livres, journaux, programmes d'enseignement. De là une habitude : remonter du fait à l'idée génératrice du fait, ne plus chercher le comment, mais le pourquoi. L'éducation libérale et démocratique, dont il serait injuste de ne pas sous-entendre ici les bienfaits, a gavé la jeunesse de notions et d'idées ; mais, sous prétexte d'objectivité, de laïcité, de libre choix, elle ne lui a point donné de doctrine. C'était une école de scepticisme : or, la jeunesse répugne au scepticisme, et ce scepticisme s'est retourné contre le régime et ses idées. La jeunesse est devenue inquiète, insatisfaite. Elle s'est détachée peu à peu du monde où elle vivait, elle est allée chercher une foi ailleurs ; elle a regardé vers le passé et vers l'avenir. Le régime avait substitué aux valeurs intellectuelles, scientifiques des valeurs purement matérielles, celles de l'économie et de la technique. Et la jeunesse, de plus en plus inquiète, de plus en plus insatisfaite, a commencé de se révolter. L'esprit révolutionnaire est alors né.

La jeunesse a constaté, parce qu'elle en souffrait, l'immense gaspillage d'idées, de forces, de valeurs, d'argent, de choses, qui est le signe le plus visible de la décadence libérale. Elle a constaté que ce qui, au début, apparaissait un idéal, était devenu un système, un mécanisme. Elle a constaté enfin que de ce mécanisme, de ce système, elle était exclue. Elle a cherché sa place ailleurs. D'où cette réaction violente contre les anciennes générations, le règne des barbes — « barbant », synonyme d'ennuyeux — la gérontocratie. D'où cette double aspiration vers des réformes fondamentales, vers un monde nouveau, et vers l'ordre, aspiration provoquée elle-même par une admiration déçue. Car le premier mouvement de la jeunesse est d'admirer le monde dans lequel elle a ouvert les yeux. La jeunesse assiste à une faillite : elle exige le bénéfice d'inventaire.

Mais qu'entendre par générations nouvelles ? Où commencent-elles, où finissent-elles ? Leur appartient-on uniquement de

par le témoignage d'un acte de naissance ? Non. Il est des vieux, même des morts, dans ces générations nouvelles : les maîtres, les précurseurs, ceux qui ont prévu la faillite, dénoncé les erreurs, retrouvé, défendu les vérités ; ceux qui ont parlé par-dessus leur temps, que leur temps n'a point entendus, mais qui, défunts, parlent encore, car leur voix a traversé la zone du silence. Il y a ceux qui furent longtemps des isolés et qui se voient, aujourd'hui, entourés de disciples. Il y a tous ceux, nombreux parmi les artistes ou les hommes de pensée, qui ont gardé la jeunesse de l'esprit. En revanche, beaucoup de jeunes, la majorité parfois, n'appartiennent pas aux générations nouvelles, soit à cause de leur indifférence politique, soit à cause de leur incuriosité d'esprit, soit parce qu'ils sont des suiveurs, des hésitants, des opportunistes. Il existe encore une jeunesse inscrite aux vieux partis ; mais, dans ces vieux partis, je découvre des oppositions, souvent irréductibles, entre les jeunes et les anciens ; j'observe que la manière d'être démocrate, ou libéral, ou socialiste, n'est plus la même suivant les générations : les luttes internes sont aussi violentes que les luttes externes, elles ont la même signification.

Quelles sont maintenant ces générations nouvelles ? J'en distingue trois, et j'emprunte, en la développant, cette distinction à M Günther Gründel, que j'aurai souvent à citer au cours de ce livre : celle du front, celle de la guerre, celle de l'après-guerre.

Celle du front, les jeunes gens qui furent mobilisés successivement de 1914 à 1918. Ces jeunes gens sont nés entre 1880 et 1900. Avant la guerre, ils révèlent déjà un autre état d'esprit que celui de leurs aînés : ils ne sont déjà plus XIX^e siècle, ni surtout « fin de siècle » : le monde nouveau s'inaugure intellectuellement avec eux. Génération tragique : lorsque, la guerre finie, ces jeunes gens rentrent dans leurs foyers, ils retrouvent des pays fatigués, désorganisés, las de la lutte et de l'héroïsme. Ceux qui, dans leurs livres, dans leurs journaux, dans leurs discours, n'avaient cessé de les célébrer comme des héros, se refusent à leur faire place. La place est prise dans la vie économique, dans la vie politique. Or, l'expérience de la guerre, cette jeunesse aurait voulu la traduire en acte. Mais elle se heurte aux vieux qui détiennent le pouvoir, tous les pouvoirs. Cette génération meurtrie, mutilée, qui n'avait donc plus le nombre pour elle, il lui fut impossible de s'imposer aux régimes démocratiques et capitalistes. Son tempérament guerrier se mua en tempérament révolutionnaire. Elle alla aux extrêmes : communisme ou nationalisme. La combinaison des éléments socialistes et des éléments nationaux s'opéra en elle. N'oublions pas que Mussolini et Hitler appartiennent à cette génération du front, bien plus : qu'ils la symbolisent.

La génération de la guerre est formée des jeunes gens nés entre 1900 et 1910. Je la nomme ainsi parce que son enfance, son adolescence, elle les passe dans l'atmosphère de la guerre. Sa conscience s'est éveillée dans ce fait de la guerre, sa conscience affective. Enthousiasme et angoisses, fêtes et deuils, restrictions, misères, études interrompues, vacances prolongées, voilà ce qu'elle doit vivre. Il en résulte un déséquilibre nerveux et mental, une débilité physique dont beaucoup seront victimes. Cette génération se déracine des traditions familiales et nationales. Tout de suite, il faut qu'elle se débrouille, qu'elle gagne sa vie. Elle est donc individualiste, pratique, avec une assez forte tendance anti-intellectuelle ; elle est habituée à l'action plus qu'à la pensée ; elle est dure, peu sentimentale, ou du moins ne se livrant pas, nouvelle dans un monde nouveau. Mûris précocement par les épreuves, sachant qu'ils n'ont à compter que sur eux-mêmes, ceux qui auront résisté physiquement et moralement seront préparés à devenir des chefs. C'est la génération qui part de zéro, la première génération du XX^e siècle.

La troisième, celle de l'après-guerre, vient au monde entre

1910 et 1920. Elle est adaptée. Pour elle, la guerre est déjà lointaine, le XIX^e siècle, abstrait. Elle n'en a reçu nulle empreinte. Elle n'en a vu, ni la fin chronologique, comme la génération du front, ni la fin matérielle et morale, comme celle de la guerre. Il lui manque l'expérience; en revanche, elle révèle, plus que la précédente, tout en demeurant aussi libre, aussi réaliste, et le goût des idées, des problèmes, et des aspirations spirituelles. Les deux générations antérieures, au milieu des écroulements à quoi elles avaient assisté, s'étaient accrochées aux seules valeurs qui lui étaient tangibles et leur paraissaient durables : les valeurs économiques et techniques. Celle-ci se hausse déjà aux étages supérieurs. Elle possède un début de tradition. Sa santé physique et morale est meilleure, son nombre plus grand. C'est elle, en vérité, qui est l'avenir, qui est le monde nouveau.

Cette troisième génération ne comprend guère la première, mais elle comprend la seconde dont elle est toute proche. Et la seconde comprend les deux autres. C'est donc bien celle-ci qui forme le centre d'équilibre dans l'ensemble des générations nouvelles.

Dans les pays demeurés neutres durant la guerre, l'évolution est différente, ou plutôt est ralentie. Les répercussions de la guerre furent d'ordre économique et moral. Au début, il y eut, comme partout, un élan de patriotisme, un renouveau du sentiment national, une poussée de nationalisme. Puis vint, pour les armées sans ennemis qu'étaient, par exemple, l'armée suisse ou l'armée hollandaise, la longue attente, arme au pied, l'ennui, la lassitude. L'action des propagandes étrangères divisa, émietta les esprits, les rejeta dans l'incertitude et le scepticisme. Beaucoup se réfugièrent dans les utopies humanitaires. L'internationalisme d'après la guerre, la Société des Nations soulevèrent une vague d'enthousiasme et surtout d'espoir. Mais l'esprit révolutionnaire fit son travail souterrain. Aujourd'hui, c'est de nouveau, semble-t-il, à un réveil national que nous assistons.

Les pays neutres, qui sont tous de petits pays ou des pays secondaires — je ne fais allusion qu'à leur étendue géographique et au chiffre de la population — ne seront pas les créateurs du monde nouveau. Cette mission est réservée aux pays de la guerre. C'est, du point de vue où je me place en ce moment, pour les pays neutres, une infériorité, un « handicap », que de n'avoir point fait cette sanglante mais réparatrice expérience. Les pays neutres n'ont pas souffert comme les autres, mais ils souffriront : c'est à ce moment qu'ils seront en mesure de rattraper les autres. Pour l'heure, ils sont encore empêtrés dans le XIX^e siècle, et ils n'en sortent que grâce à l'influence exercée progressivement, à distance, par les grands événements dont ils sont non les acteurs, mais les spectateurs.

* * *

Génération nouvelle : on voit se former un type qui n'est pas seulement de l'esprit, mais aussi du corps. Un type anthropologique. On le rencontre aussi bien à Moscou qu'à Paris, à Rome qu'à Berlin, aux États-Unis qu'en Suisse. Regardez-le bien : jeune gaillard rasé, sans chapeau, sans veston, costaud dans sa chemise de couleur, au regard droit et dur, qui passe à toute vitesse et à tout bruit, dans son automobile ou sur sa motocyclette, à travers la foule. Il sait ce qu'il se veut : être le maître de la vie. Il se sent fort. Le monde lui appartient, ou va lui appartenir. Il le prendra par la violence, s'il le faut. Le passé, pour lui, n'existe plus guère : ce n'est point en arrière qu'il regardera. Il est peut-être communiste; mais, s'il fait une contre-révolution, soyez sûr que cela ne sera jamais en faveur d'un ancien régime. Surtout pas en faveur de l'ancien régime bourgeois. Il a des idées arrêtées; il en a peu, mais il les appliquera, sans tolérer que le scepticisme ou l'esprit critique s'exercent sur elles. Il s'intéresse d'ailleurs

davantage à la technique, à la mécanique, aux moteurs qu'aux idées : aussi bien se sent-il lui-même un moteur. Il y en a lui quelque chose du soldat, quelque chose de l'ouvrier qualifié, quelque chose du sportsman, quelque chose de l'acteur de cinéma. Mélange de citoyen romain et de citoyen américain, de prolétaire et d'aristocrate. Ni scrupules, ni préjugés. Une sensibilité dissimulée, un mysticisme caché sous un masque de réalisme. Fait pour détruire, fait pour construire, suivant comme on le prendra. Inaccessible à tout ce que les générations anciennes ont cru, aimé, cherché : des bobards! Prêt à leur casser la figure, si elles s'avisent de lui bourrer le crâne. Et différent d'elles physiquement.

II

Nous sommes en révolution.

Tout le monde est, je crois, d'accord pour donner à cette affirmation la valeur d'un axiome, d'une vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée.

Mais quelle révolution? Ce livre s'efforcera d'y répondre. Pour l'instant, ce qui frappe les observateurs superficiels des événements, c'est la correspondance de ce temps avec celui de la Révolution française, la correspondance de la période où nous sommes depuis 1914, avec celle où nos ancêtres se sont trouvés de 1789 à 1815. Au point que tout ce qui nous arrive aujourd'hui nous semble la suite, la conséquence, la conclusion de ce qui leur est arrivé jadis, ou plutôt naguère. Nous serions donc à la fin d'une seule et même révolution.

Survolons rapidement cet ensemble de faits :

De 1789 à 1815, il n'y avait en présence que l'ancien régime et le nouveau, la révolution et la contre-révolution, la France et l'Europe. Entre ces deux blocs, point d'intermédiaires, puisque l'Angleterre s'était mise à la tête de la coalition contre la France, quand elle aurait déjà pu faire figure de puissance libérale. En effet, ses institutions parlementaires, son esprit à la fois aristocratique et bourgeois, son évolution économique enfin la plaçaient, d'une part, entre la démocratie française et, de l'autre, ce composé d'absolutisme moderne et de féodalité médiévale dont était formé le reste de l'Europe.

En plus, le conflit était limité à l'Europe. Les répercussions qu'il eut en Egypte, en Turquie, dans l'Amérique du Nord, aux colonies furent épisodiques et n'exercèrent aucune influence décisive sur les événements.

Ensuite, les armées mises en présence représentaient bien peu d'hommes et de matériel, comparées aux millions de mobilisés qu'on lança les uns contre les autres de 1914 à 1918, et aux dépenses formidables qu'exigèrent leur armement et leur ravitaillement.

Soulignons une différence : durant la guerre de 1914 à 1918, la France et l'Angleterre entrent en lice avec toutes leurs forces coloniales, exotiques; ce n'est point l'Angleterre qui intervient, mais tout l'Empire britannique. Ajoutez à cela l'entrée en scène de la Turquie, du Japon, d'États ibéro-américains. La guerre ainsi devient « mondiale », et ce nom lui est resté. Le fait est d'immense portée : il élargit au globe entier la révolution.

La Révolution et l'Empire ne furent qu'une seule et même guerre. Elle dura de 1792 à 1815, avec une interruption de quelques mois, entre 1802 et 1803. Cette guerre fut le véhicule de la Révolution, un effet, une nécessité intérieure de celle-ci. Mais du point de vue politique et militaire, elle est la suite d'autres guerres, elle a son origine dans la rivalité entre la maison de France et la maison de Habsbourg, et cela nous ramène à François I^{er}, à Charles VIII, pour ne pas remonter plus haut. Et la guerre de 1914 a pour origine les guerres de la Révolution et de l'Empire. Longue chaîne aux multiples anneaux, qui traverse toute l'époque

moderne. Conflit pour la primauté en Europe entre la France et l'Allemagne, entre le royaume et le Reich, conflit dont le foyer est une question de limites : le Rhin. Mais, à partir du XVII^e siècle, du XVIII^e surtout, un autre foyer se forme, cette fois-ci à l'Est : la question de cet Orient où la maison d'Autriche, le Reich, se heurte à la Russie pour la primauté. La coordination de ces deux foyers, question du Rhin, question d'Orient, est la cause diplomatique et militaire de la guerre mondiale. Ces deux foyers sont-ils éteints ?

La guerre est le caractère, la maladie de l'Europe moderne, le symptôme de son activisme, de son instabilité, de son inquiétude. L'Europe moderne brûle son sang, ses forces, ses idées, avec une rapidité extrême. Entre 1815 et 1914, le XIX^e siècle fut relativement tranquille. Mais, pour ne citer que ces deux exemples, le XVIII^e siècle, de 1700 à 1800, ne connut guère plus de vingt-deux années de paix. Louis XIV, qui régna soixante-douze ans, vécut quarante-six années de guerres. C'étaient guerres de princes. A partir de la Révolution, à cause de la Révolution, nous avons des guerres de peuples, de nations armées, et des guerres d'idées. Ce sont celles-là qui font le plus de victimes et qui sont les plus ruineuses. Sous ce rapport, la Révolution inaugure non un progrès, mais une décadence dont le terme est le long processus d'épuisement où nous sommes tombés.

L'intrusion des idéologies dans la politique est donc un phénomène récent. Il démontre que les idées, même les plus abstraites, ne demeurent pas éternellement suspendues dans la stratosphère, mais tendent à descendre dans l'atmosphère, soit qu'elles s'y précipitent d'elles-mêmes pour déterminer les faits, soit que l'on les y attire pour provoquer ou justifier les faits. On découvre dans toute idéologie une aspiration à la paix et un esprit de guerre. Le but, le rêve de l'idéologie est de construire un monde parfait, d'instaurer le règne de la justice, de la fraternité, du bonheur. Mais, comme il faut pour cela commencer par détruire un vieux monde imparfait, la guerre, politique ou sociale, s'impose ; elle est une croisade ; elle sera la dernière : c'est la lutte finale, et la paix perpétuelle s'étendra sur tout le genre humain.

Le besoin d'organiser la paix européenne est encore un caractère du monde moderne. Il s'exprime de deux manières : l'équilibre entre les nations ou la Société des Nations, l'esprit individualiste et laïque inspire la première, l'esprit universaliste et religieux, la seconde. La première vient de la Renaissance, la seconde, du moyen âge catholique. Laissons de côté le « grand dessein » d'Henri IV et de Sully, aussi bien en a-t-on exagéré l'importance. Mais les traités de Westphalie, au XVII^e siècle, et les systèmes du XIX^e : Triple-Alliance, Triple-Entente, relèvent de la première manière, du premier esprit, tandis que la Sainte-Alliance et la Société des Nations relèvent de la seconde manière, du second esprit. Le laïcisme apparent de la Société des Nations ne doit pas nous tromper : l'idée est religieuse, chrétienne. L'idée de la Sainte-Alliance est mystique et romantique : le romantisme, durant la première période, fut une renaissance de l'idée chrétienne et catholique. La Sainte-Alliance eut d'ailleurs un avantage que la Société des Nations ne possède pas : elle s'appuyait sur un principe d'autorité, le principe de la légitimité monarchique.

Les guerres de l'ancien régime n'ont rien de nationaliste. Elles n'intéressaient que les princes, les diplomates, les armées ; elles n'intéressaient guère les peuples ; ils les considéraient comme des fléaux périodiques, analogues à l'incendie, à la grêle, aux inondations, à tout ce qui ruine le paysan, mais à quoi il faut bien qu'il se résigne, en priant Dieu : *a peste, fame, et bello libera nos Domine*. Ces guerres éprouvaient moins les gens des villes. Elles n'interrompaient ni la vie sociale, qu'elles favorisaient parfois, ni les relations entre belligérants, ni les rapports de civilisation. Le nationalisme est encore un produit de la Révolution française, la France

étant alors le seul type achevé, conscient, supérieur de la nation dans l'Europe de l'ancien régime. Le sentiment de la supériorité française, l'idéologie conquérante, le patriotisme menacé, la haine des tyrans étrangers, la nation armée furent les éléments constitutifs de ce nationalisme : il trouva son expression dans la *Marsaille*. Les émigrés, c'est-à-dire l'élite de la société française, étaient seuls à conserver l'esprit européen : on le reprochait encore à leurs descendants, à la « droite », après la guerre de 1870. Le mariage entre l'idée nationaliste et le principe monarchiste n'est, en France, qu'une mésalliance, la femme est une jacobine, une girondine plutôt.

Les guerres de l'ancien régime n'avaient non plus rien de social. La guerre sociale est encore un « bienfait » de la révolution. Elle est liée à la guerre nationaliste. Quand une nation s'arme tout entière, quand elle se soulève, elle entend défendre avant tout des revendications populaires ; ou celles-ci sont acquises, et l'on ne permettra point à des aristocrates, à des rois étrangers d'y porter atteinte ; ou elles ne le sont pas encore, mais on en fera le prix du sang que l'on est résolu de verser. La jonction de l'idée socialiste et de l'idée nationaliste s'annonce dès 1792. Une guerre conduite avec le système de la nation armée suit une révolution sociale ou aboutit à une révolution sociale.

A partir de 1789, nous assistons à la première phase de la lutte des classes. Mais c'était la bourgeoisie contre la noblesse, les paysans contre la féodalité. On s'attaquait, non à la propriété, mais aux privilèges. Quant aux artisans, aux ouvriers à ceux que nous appelons aujourd'hui les prolétaires, ils n'avaient pas encore conscience de classe, ils n'étaient pas encore organisés, ils ne représentaient pas les masses formidables qu'ils représentent aujourd'hui. Mais ces masses se formaient en France, en Angleterre surtout.

De 1789 à 1815, il y eut déjà guerre économique. La forme la plus aiguë qu'elle prit, fut celle du blocus continental. Le but de Napoléon était de paralyser le commerce et l'industrie de l'Angleterre, de manière à provoquer une crise, des troubles sociaux, si possible la révolution. On sait combien il se trompa. L'Angleterre avait déjà fait sa révolution en deux étapes, au XVII^e siècle. Elle dominait les mers, et le blocus continental fut loin d'être hermétique. Il arriva que la France fut la première à souffrir du blocus, ce qui augmenta le mécontentement de la population contre le régime. La différence entre le blocus continental et celui qui affama, de 1914 à 1918, les empires centraux, les contraignit à cesser la guerre, est donc celle-ci : le premier était dirigé du continent, contre une puissance qui avait la maîtrise des mers et son empire colonial ; le second était dirigé de la mer, contre une puissance continentale qui avait perdu la maîtrise des mers et ses colonies. Le premier devait échouer, le second devait réussir.

Autre analogie entre les deux époques : la crise économique et financière. La Révolution française, qui avait hérité de la monarchie un budget en déséquilibre et le déficit chronique, connut la banqueroute déguisée sous le nom d'inflation et dut recourir à la planche aux assignats. Mais la France avait encore tant de ressources que, sitôt l'ordre revenu, elle fut en mesure de dominer une crise qui ne l'avait point empêchée de faire la guerre à l'Europe : c'était d'ailleurs un moyen de se rétablir aux dépens de celle-ci.

Sous la guerre idéologique, sous la guerre politique, on découvre donc la guerre économique. Mais la courbe, partie de zéro, après être momentanément remontée, ne tarda point à redescendre, pas aussi bas toutefois. La France, l'Angleterre, toute l'Europe n'en sortirent pas moins épuisées de ces guerres, et les effets de cet épuisement seront encore perceptibles, en Suisse, par exemple, jusqu'au delà de 1830.

Ce qui rendait alors la crise moins redoutable qu'aujourd'hui, ce sont les raisons suivantes : l'Europe était encore agricole, en

très grande majorité. Les peuples dépendaient beaucoup moins qu'aujourd'hui les uns des autres; ils pouvaient beaucoup mieux se suffire à eux-mêmes. La grande industrie et le machinisme s'inauguraient à peine. Enfin, l'Europe, continent producteur, n'avait autour d'elle que des continents consommateurs: il n'y eut donc ni crise de débouchés, ni crise de surproduction. Toutes les circonstances se trouvaient favorables à un relèvement rapide, à l'entrée dans une nouvelle ère de prospérité.

Ce qui nous tue, aujourd'hui: la grande industrie, la machine, la surproduction, le crédit, était alors l'instrument, le gage de la prospérité. Si, comme aujourd'hui, on assiste alors à une crise de structure, c'est dans le sens d'un progrès, non d'une décadence. Le changement de la structure économique fit, certes, des victimes: les corporations, l'artisanat. Mais le passage de l'atelier à la fabrique, par la manufacture, conduit à la civilisation capitaliste et bourgeoise. Tel est le grand résultat de la Révolution française.

Si enfin nous nous plaçons au point de vue intellectuel, la confusion des idées commence. Mais le fonds commun de la civilisation européenne: la culture classique, n'est pas encore épuisé; l'esprit chrétien va même connaître une renaissance. Cependant le romantisme pousse dans le sens de la fragmentation, il pousse aux cultures nationales, il manque d'universalité. L'universalité que possédaient encore le classicisme et l'idéologie, va passer, par la voie de cette dernière, à la science: le scientisme, qui déjà s'annonce, est le point de suture entre la science et l'idéologie. Le conflit se déroule alors entre le classicisme dégénéré, les idéologies du XVIII^e siècle, et le premier romantisme, contre-révolutionnaire et chrétien.

Il va sans dire que nous avons beaucoup simplifié, mais ce sont bien les lignes essentielles. Ce qui nous permet de nous résumer ainsi:

Le conflit européen provoqué par la Révolution française est, en premier lieu, à ses origines, un conflit d'idées; il est, en second lieu, un conflit politique, une suite de traités et de guerres; son aspect social n'apparaît qu'au troisième plan, son aspect économique ne se révèle qu'au dernier.

* * *

Aujourd'hui, depuis 1914, il n'en est plus de même.

Ce qui est au premier plan, ce qui conditionne tous les autres, c'est le problème économique. La guerre elle-même avait fini par être plus économique, en réalité, que militaire. Et la crise, la plus visible, la crise que nous traversons, est de l'ordre économique.

Ce qui est au second plan, c'est le conflit social. Ce conflit fut latent au cours de tout le XIX^e siècle, mais les conséquences économiques de la guerre l'ont fait éclater.

En regard du problème économique et du problème social, le politique n'est plus que subordonné, il est descendu au troisième plan. Les faits d'ordre politique nous apparaissent aujourd'hui comme de simples conséquences, tandis qu'il y a un siècle ils semblaient encore déterminer les faits d'ordre économique et social.

Quant aux idées, nous n'avons guère à enregistrer que leur actuelle anarchie. Dans un monde sans principes, qui ne se laisse plus influencer, ni par la raison, ni par le sens commun, où l'on assiste à une véritable crise de l'intelligence, les idées comme telles n'agissent plus guère. Elles n'ont conservé de pouvoir que si elles expriment en formules frappantes — d'autant plus pauvres généralement en contenu intellectuel — des sentiments, des besoins, des instincts collectifs.

La conclusion de cette rapide comparaison sera donc double: Toutes les forces qui agissaient déjà au début de la Révolution dans laquelle nous sommes encore, c'est-à-dire de 1779 à 1815, se retrouvent, aujourd'hui, mais avec une puissance bien plus consi-

dérable, sauf la force des idées, qui semble au contraire en diminution constante.

L'ordre dans lequel agissent ces forces est renversé. Ce qui prouve que nous avons perdu en idéalisme et gagné en matérialisme. Ce qui prouve aussi que la volonté des hommes a perdu la conduite des événements, et que nous nous trouvons en présence de forces élémentaires et quasi naturelles. La catastrophe de 1789 était de l'ordre humain, celle de 1914 semble à beaucoup, d'ailleurs à tort, de l'ordre cosmique.

Nous sommes donc bien en révolution, nous sommes au paroxysme d'une révolution, mais nous touchons à la fin de cette révolution. Elle se fragmente, elle s'enlise dans le matérialisme, elle se dévore soi-même. En 1789, en 1815, durant les trois quarts du XIX^e siècle, elle apparaissait comme un progrès; aujourd'hui, sa faillite a déchaîné de telles forces élémentaires, que nous nous trouvons sous la menace de la régression.

Mais qu'est-ce, en définitive, que cette révolution? Quelles sont ses origines? Pourquoi, comment touche-t-elle à sa fin? Pouvons-nous distinguer les linéaments du monde nouveau où nous entrons? Et que signifie d'ailleurs, puisqu'il faut définir les mots, le mot de révolution?

III

Mettons, provisoirement, ce mot de révolution au pluriel.

La révolution, celle qui a débuté en France en 1789 pour s'achever par la guerre de 1914, la révolution russe et la crise économique, a suivi sa pente; au bas, elle s'est brisée, fragmentée. Chacun de ses fragments est une révolution partielle, particulière.

La différence entre la situation de l'Europe de 1789 à 1815, et la situation de l'Europe à partir de 1914, se résume de cette manière: au lieu d'avoir une révolution et une contre-révolution, nous avons une série de révolutions et de contre-révolutions.

De 1914 à 1933, dix-neuf ans se sont écoulés. Assez d'espace, assez de recul pour nous permettre de fixer les étapes par lesquelles nous sommes passées pour arriver au point où nous nous trouvons à cette heure.

La première étape, c'est, naturellement, la guerre. A ce moment-là, la situation est simple: il y a deux partis, deux coalitions en présence; il s'agit de vaincre; on est sous le signe de la force, la force mise au service de la stratégie, dirigée elle-même par la politique.

Mais cette guerre, parce qu'elle est une guerre de nations armées, prend tout de suite le caractère idéologique et social d'une révolution.

Nous avons en présence, de 1914 à 1918, trois tentatives d'impérialisme révolutionnaire. Nous entendons par « impérialisme révolutionnaire » cette volonté de puissance qui vise à imposer par la force à l'Europe et au monde une organisation de la vie au nom d'une idéologie, à refaire l'unité de l'Europe, et du monde sous une suprématie, que celle-ci soit d'ordre politique, d'ordre social ou d'ordre économique.

Il y eut la tentative du germanisme. Mais dans le germanisme nous trouvons une *Weltanschauung* qui se ramène à une idée essentiellement aristocratique: la supériorité d'une race. Cette idée s'affirme dans la théorie de la *Kultur* dynamique et créatrice, opposée à la civilisation statique et conservatrice.

Il y eut la tentative des puissances alliées. Ce fut une révolution libérale et démocratique, dont le but était d'achever la révolution française, d'abord en abattant les dernières puissances « réactionnaires », puis en instaurant une organisation internationale, animée elle-même, et par l'idéologie rationnelle de la bourgeoisie française, et par l'idéalisme sentimental du protestantisme anglo-saxon.

Il y eut en troisième lieu le bolchévisme russe. C'était la révolution sociale achevant la révolution politique, la révolution prolétarienne se dressant contre la révolution bourgeoise pour arracher à celle-ci la victoire, sur les ruines mêmes des trois empires qui représentaient, disait-on, les dernières formes, les formes modernisées, de la féodalité.

On se trompait d'ailleurs : les trois empires, celui de Guillaume II, celui de François-Joseph, celui du tsar, représentaient, non la survivance de la féodalité, mais la modernisation de l'absolutisme éclairé tel qu'il s'était défini, établi au XVIII^e siècle, avec Frédéric le Grand, Joseph II, Catherine. Compromis de cet absolutisme avec l'idée libérale, les formes démocratiques et parlementaires, d'une part, et, de l'autre, avec les restes décoratifs d'une féodalité traditionnelle. Ce monde est mort. Des restaurations se produiront-elles? c'est possible, et je le souhaite. Mais elles ne seront durables, que si les anciennes dynasties consentent à s'intégrer dans des États nouveaux, comme des éléments d'unité nationale et de continuité historique.

Le 25 octobre 1923, les « chemises noires » marchèrent sur Rome et le fascisme inaugura son règne en Italie. La quatrième révolution commençait, dirigée à la fois contre le bolchévisme et contre la démocratie libérale. Son caractère est d'intégrer l'idée socialiste dans l'idée nationaliste, de dégager des formes usées de la démocratie le potentiel populaire, de fonder un État nouveau, corporatif à la base, dictatorial au sommet. Ce que le fascisme avait fait en Italie, d'autres le tentèrent ailleurs : en Espagne, et ce fut un échec, en Portugal, et ce fut un succès. Ailleurs encore, on vit s'installer des dictatures ou des semi-dictatures. L'expérience fasciste semblait n'avoir et ne voulait, au début, avoir qu'une portée nationale : ses auteurs la définissaient eux-mêmes un phénomène purement italien. Avec l'accession du pouvoir national-socialiste allemand, au mois de mars de l'année passée, elle acquiert à son tour une portée universelle. Il semble que le monde nouveau ait enfin trouvé sa forme sociale et politique, il semble qu'un nouvel absolutisme recommence.

Cependant, dès l'année 1929, au delà de l'océan, le plus prospère et le plus puissant des empires — on ne saurait lui donner un autre nom — tombait dans une crise économique si forte, et déjà si longue, qu'elle équivaut, elle aussi, à une révolution. Les États-Unis étaient un monde fondé sur une base économique, avec pour idéal la prospérité. Il avait réalisé la démocratie et le libéralisme. Depuis la guerre il dominait l'Europe, et l'Europe, éblouie, admirait, imitait cette civilisation américaine dont le prestige s'exerçait aussi bien sur l'Allemagne de Weimar que sur la Russie de Moscou.

Voilà pourquoi nous écrivons le mot de révolution au pluriel.

* * *

Qu'est-ce à dire? Que nous voici revenus à la diversité des régimes.

La diversité des régimes est la réfutation par les faits de toute idéologie tendant à concevoir un homme en soi et un modèle abstrait de société parfaite, applicable à tous les pays, quels qu'ils soient, où qu'ils se trouvent. C'est le triomphe du relativisme politique. C'est, comme aurait dit M. Berdjajeff, l'entrée dans un nouveau moyen âge.

Mais avec cette différence fondamentale :

Le moyen âge pouvait se payer le luxe de toutes les diversités, car il possédait l'unité suprême : l'unité de foi. Un principe supérieur à la politique, un principe religieux opérant la synthèse.

A partir de la Renaissance, mais surtout à partir du XVIII^e siècle, on chercha le principe d'unité politique, non point au-dessus de l'homme, mais dans l'homme. D'où l'idéal libéral, puis démocratique,

du siècle dernier; idéal situé sur le plan, non plus religieux, mais rationnel et sentimental à la fois.

Maintenant, après la carence successive de ces deux principes, nous en sommes réduits à en chercher un troisième dans la société nationale, la société organisée en État. C'est l'absorption de l'homme par la société, de la société par l'État.

Mais l'État cesse d'être un concept abstrait, une puissance anonyme comme dans la démocratie, qu'elle soit libérale ou socialiste. L'autonomie de l'individu est détruite, aussi la souveraineté du peuple. Les pouvoirs et les responsabilités s'incarnent de nouveau dans un chef debout à la pointe de la pyramide. S'il est vrai que la démocratie conduit infailliblement à la dictature, nous en avons la démonstration sous nos yeux. La révolution française aboutit à Napoléon. La révolution contemporaine aboutit à Lénine, à Mussolini, à Hitler. Le retour à César.

Suites donc de révolutions : les unes sont des écroulements, des redressements, les autres. Ce qui nous permet de les classer. La tentative impérialiste d'Allemagne en 1914; le système et l'esprit des trois empires, allemand, austro-hongrois et russe; la victoire des Alliés, le triomphe momentané, puis l'échec de la révolution libérale et démocratique, le bolchévisme et son impuissance économique, la faillite de la prospérité américaine : tout cela, malgré la diversité, l'opposition des apparences, c'est la fin d'un monde, le monde moderne; tout cela, c'est la Révolution qui produit ses ultimes conséquences, touche le fond, se brise. Avec le fascisme, le national-socialisme et les phénomènes analogues, c'est le début d'un monde nouveau, c'est, non pas la réaction, qui est un retour au passé, mais la contre-révolution, qui est le contraire de la révolution.

Il est vrai que cela n'est pas si simple, mais nous survolons. Pas si simple, car la contre-révolution peut avorter, car le communisme n'a pas encore perdu toutes ses chances, ni la démocratie non plus. Pas si simple, car la régression est possible autant que le progrès.

Pas si simple, car, entre la révolution et la contre-révolution, il y a des interférences, des interpénétrations. La contre-révolution ne réussira que si elle élimine d'une manière absolue, définitive, tout ce qu'elle renferme encore d'éléments empruntés à la Révolution.

* * *

Ce qui me fait croire à son succès — ou alors, c'est la régression, tout au moins la décadence, — ce qui me fait croire en tout cas à l'échec final de la révolution, c'est la crise économique.

Ce n'est pas une crise passagère de crédit, de superproduction, de sous-consommation, mais une crise de structure. Une structure achève de se détruire, une autre commence à peine de s'édifier. Le processus intermédiaire est ce que nous nommons la crise.

Mais l'économique détermine le social, qui, à son tour, conditionne la politique. Mais une crise économique a son origine lointaine dans les idées. Les idées de la révolution se sont répercutées successivement de la philosophie dans la littérature, les mœurs, le droit, les institutions, enfin dans la vie économique, où elles ont tout brisé.

Quelles sont les phases de la crise économique?

Le premier accès de la crise eut pour cause la guerre elle-même : c'est une crise de surproduction et de sous-consommation, un gaspillage, une usure sans limites.

De 1918 à 1921, l'après-guerre. Chez les vainqueurs et les neutres, de vastes espoirs, une reprise des affaires. Chez les vaincus et en Russie, le désordre, les troubles sanglants, la famine, la ruine, tous les signes menaçants de la régression.

En 1921, second accès de la crise.

De 1921 à 1929, le second accès surmonté, reprise. Années de

réorganisation, de reconstruction. Années du grand effort international, sous le signe de Genève.

A partir de 1929, troisième accès de la crise. Il part des États-Unis dont la prospérité semblait garantir celle du monde, où la prospérité semblait intangible. Il gagne immédiatement l'Europe, le monde entier. Et l'on n'entrevoit aucun signe durable, sérieux, d'amélioration.

Si la crise se prolonge, comme tout porte à le craindre, nous allons entrer dans un processus élémentaire. Il ne s'agira plus de reprise, mais d'adaptation, tout en bas, de recommencement, long et pénible, à zéro. La politique deviendra secondaire, elle sera déterminée par les nécessités économiques. Plus de luttes d'opinions, pour le pouvoir : la lutte pour le pouvoir vivra. Aujourd'hui, toutes les nations et chaque homme se sentent menacés par la misère, vivent dans l'insécurité. Ce n'est plus la révolution, c'est l'enfoncement. Nous arrivons à l'état post-révolutionnaire, sous-révolutionnaire. La révolution est terminée, parce que dépassée. La contre-révolution prend alors, elle aussi, sa signification élémentaire : s'organiser politiquement, socialement, pour travailler et pour vivre. A quoi bon être doctrinaire? La question des formes politiques et des régimes n'a guère, en soi, d'intérêt. Les raisons de sentiment perdent aussi leur « efficacité ». Joseph de Maistre disait : étant données les conditions historiques et géographiques dans lesquelles se trouve un pays, trouvez le régime qui lui convient le mieux. C'était ainsi que, il y a plus d'un siècle, le grand observateur de son temps se posait le problème politique. Aujourd'hui, le problème politique se formule ainsi : la situation économique d'un pays étant compromise, trouvez le régime qui, dans ce pays, sera le plus capable de la rétablir.

A une époque, où, comme la nôtre, chaque pays doit faire un énorme effort de reconstruction, exiger par conséquent de ses habitants qu'ils travaillent à la fois avec plus de méthode et plus d'intensité, l'État est l'organisateur du travail national. C'est l'idée que l'on discerne au fond des nationalismes contemporains. Mais, comme l'interdépendance économique des pays est un fait, comme aucun pays ne saurait se passer impunément des autres pays, une collaboration entre les États s'impose. Et c'est la raison d'être de l'internationalisme. Ainsi, l'antinomie entre internationalisme et nationalisme se résout — théoriquement.

Voilà où il semble que nous sommes arrivés.

Mais l'homme, individuel ou collectif, ne peut se contenter de vivre pour vivre. Les nécessités économiques ne constituent pas un idéal, elles ne sont qu'une contrainte. Un État ne disciplinera, ne galvanisera son peuple, il n'obtiendra de lui travail et sacrifice, que s'il est capable de lui indiquer, au-dessus des nécessités économiques, un idéal, de lui insuffler, non pas un espoir, mais une foi. Cette foi, à son tour, ramènera l'espoir. Le moment est donc venu de transcender les faits économiques, afin de se hausser, par eux, à l'idée et à la foi. La foi est source de vie, l'idée conditionne les faits. Des idées fausses — ou faussées, ce qui est pis, — nous ont amenés, de répercussion en répercussion, à la faillite. Des idées justes nous aideront à reconstruire, et à reconstruire solidement.

Le centre de la vie humaine est au-dessus de l'homme, de la société, de l'État. Il est urgent d'y raccrocher l'homme, la société l'État. Tout le problème est un problème de centre, et de centre spirituel.

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg
Membre suisse à la Commission de Coopération
Intellectuelle à la N. D. N.

En quelques lignes...

Révolution?

Malaise, manifestations, émeutes, révolution : telle est l'ordinaire progression des choses. En France, le malaise ne date pas d'hier. Quant aux manifestations parisiennes, elles commencèrent au début de janvier. De jour en jour, elles apparurent plus importantes et se déroulèrent parmi la sympathie croissante de la foule, aux cris de : « Ça ira, ça ira, les députés, on les pendra ! A bas les voleurs ! »

Plus souvent que le cœur ou l'esprit, c'est le ventre qui est à l'origine des révoltes populaires. Or, les contributions sont devenues écrasantes et les contribuables sont las de payer les fournitures de M^{me} Stavisky, les notes de tailleur de M. Bonnaure et la bombe que font, à Paris, tant de sénateurs et députés. Le retard mis à découvrir le nom des parlementaires compromis souleva l'indignation du peuple parisien. Déjà, le samedi 27 janvier, il y eut plus de 100.000 personnes dans la rue, et, à certains moments, la police parut fraterniser avec les manifestants. « Plusieurs fois, dans la soirée d'hier, l'émeute a été maîtresse », écrivait le lendemain Eugène Lautier, dans *L'Homme libre*. Cet aveu d'un vieux journaliste, soutien du régime, en disait long.

Le mardi 6 février, ce fut vraiment l'émeute. Et l'on sait qu'une émeute qui réussit, c'est la révolution. Mais les manifestants, ce jour-là, n'étaient pas armés, et les gardes mobiles, avec leurs mousquetons, rétablirent l'ordre. On sait à quel prix.

Si le ministère Daladier n'avait pas, mercredi, démissionné, l'émeute, le soir même, reprenait de plus belle, avec, à la tête des anciens combattants armés, le maréchal Lyautey, comme il l'avait promis. Le maréchal Lyautey, ce royaliste qui a donné un empire à la République, ainsi que le définissait la comtesse de Noailles.

Et depuis, les émeutiers continuent à se faire la main, à apprendre leur métier. Il y a ceux de droite, et ceux, moins nombreux, mais plus cruels, d'extrême-gauche. « Seuls, les socialistes ne se montrent pas dans la rue », observait un député socialiste belge. Il est vrai que Paris est plutôt nationaliste. Quant aux troupes de choc de M. Blum, elles sont en province, et celles de M. Cachin, dans la banlieue rouge.

Les larmes du président Lebrun

Piis ac honestis parentibus natus. « Né de parents pieux, mais honnêtes... », traduisait je ne sais quel hagiographe.

Bon catholique, mais homme de cœur, pourrait-on pareillement dire de M. Lebrun.

Bon catholique, tout le monde sait qu'il l'est, et l'on sait en outre qu'il a un neveu, séminariste chez les Sulpiciens d'Issy.

Mais il est aussi un homme de cœur qui s'émeut facilement. Quand M. Daladier, après la tuerie de la place de la Concorde, se rendit, à minuit quarante, à l'Élysée, il trouva M. Lebrun qui pleurait...

Le mercredi, à 13 h. 1/2, le Président fut très net :

— Il me faut votre démission tout de suite, dit-il à M. Daladier.

— Mais...

— Votre démission tout de suite, ou la mienne, avec ce message dont vous donnerez lecture aux Chambres.

— C'est bien, je vous remets la démission du Cabinet.

— Puis-je l'annoncer aux agences, avant de l'avoir par écrit?

— Oui.

Et les agences reçurent aussitôt la nouvelle, avec prière de la

répandre le plus rapidement possible. Ce n'est qu'à 5 h. 1/2 que le ministère tint son dernier conseil, où furent signées les lettres de démission. Et, pour la première fois depuis que la République existe, les ministres, craignant la colère publique, n'osèrent se rendre en corps à l'Élysée. Et c'est M. Martinaud-Déplat, sous-secrétaire d'Etat, qui fut chargé de porter la démission du Cabinet au Président.

Auparavant, trente-deux élus de Paris, conseillers, députés et sénateurs, après une réunion à l'Hôtel de Ville, étaient arrivés à l'Élysée, exigeant le renvoi du ministère, le rappel des deux préfets Chiappe et Renard, le châtement des assassins et le recours à M. Doumergue.

— Vous avez la démission de M. Daladier, dit M. Lebrun.

Et prostré dans son fauteuil, la tête dans les mains, de nouveau il se mit à pleurer.



Les fusilleurs

Ceux qu'à Paris on nomme maintenant les fusilleurs sont : Daladier, Bonnefoy-Sibour et Frot. *L'Echo de Paris* et plusieurs autres feuilles accusent aussi Mistler et Guy La Chambre d'avoir poussé aux assassinats. Pierre Cot passe également pour avoir une part de responsabilité dans le sang répandu.

Au cours de la séance du mardi 6 février où M. Franklin-Bouillon fit vraiment figure de grand tribun, l'orateur déchainé s'écria que « jamais ministère de gauche n'avait possédé une si méprisable collection d'enfants de Marie ».

Et il est vrai que plusieurs membres du Cabinet de l'assassinat ont commencé par être fort édifiants. Paul-Boncour eut une jeunesse pieuse au Collège de Pontlevoye. Le vicomte de Chappedelaine fut élève de Saint-Charles à Rennes. Mistler fit ses études à Sorbère, chez les successeurs du P. Lacordaire; Jouvenel, à Stanislas; Pierre Cot, dans un collège de la Compagnie de Jésus. Et Guy La Chambre eut un précepteur ecclésiastique pour lui tout seul. L'ambition vint ensuite, qui changea les dispositions de ces pieux adolescents.

C'est à un parapluie qu'Eugène Frot dut d'entrer dans la voie des honneurs. Il y a une douzaine d'années, au Congrès de Tours, Paul-Boncour oublia son riflard au vestiaire. De quoi s'avisa le dit Eugène Frot. Dès lors, il n'eut de cesse qu'il ne pût remettre l'objet, en mains propres, à son propriétaire. C'est ainsi qu'il lia connaissance avec le chef socialiste, qui lui mit le pied à l'étrier. Pour le moment, ce fusilleur se terre en quelque retraite pour échapper aux représailles.

Quant à Bonnefoy-Sibour, qui a succédé — pour combien de temps? — à Chiappe, il est fils d'un parlementaire radical-socialiste du Gard, qui, pour obtenir les voix conservatrices des électeurs, avait ajouté à son nom celui de sa femme, nièce de Mgr Sibour, l'archevêque de Paris assassiné en 1857.

Le maréchal Pétain

La nomination du maréchal Pétain à la Guerre rassure et inquiète à la fois. La plupart ne croyaient pas que la paix fût vraiment menacée...

Et l'on cite des anecdotes où apparaît la bonhomie du nouveau ministre.

C'est lui qui, à un journaliste en quête de renseignements biographiques, se contenta de remettre un papier où il avait griffonné : « Pétain, maréchal de France, né le 24 avril 1856, mort le... ». Et il ajouta :

— Je ne puis vous donner la date encore, monsieur; vous m'excuserez.

Malgré ses soixante-dix-sept ans, le maréchal parut plus allant que jamais à ceux qui le virent ces jours derniers. Il a toujours eu, d'ailleurs, fort bonne santé. Son ami, M^e Henri-Robert, raconte qu'en 1920, pour la première fois depuis six ans, le glorieux chef prenait un congé à Challes-les-Eaux. Il alla, en civil, se faire ausculter par un médecin de la station qui le complimenta sur sa robuste constitution.

— Que faites-vous?

— Je suis militaire.

— Ah! ah! militaire, reprit le docteur en lui frappant familièrement sur l'épaule. Eh bien! mon ami, vous n'avez pas dû en faire lourd durant la guerre!

Le maréchal sourit, et félicitant le médecin de la sûreté de son diagnostic, tendit sa carte et sortit.

... A Villeneuve-Loubet, où il possède maintenant une propriété, le maréchal entre un jour à l'*Hôtel de la Corniche d'Or*. Il reconnaît, dans la patronne, une ancienne cantinière du bataillon de chasseurs à pied où il servit jadis comme lieutenant.

— Eh bien! dit-il, vous ne me reconnaissez pas?

— Non! Qui êtes-vous donc?

— Pétain, voyons!

— Pétain? Ah! oui... je vous remets. Vous étiez lieutenant, hein! Pas vrai?

— Mais oui!

L'ancienne cantinière sourit à cette évocation du passé. Puis, tout à coup pleine d'intérêt :

— Dites donc, il a coulé de l'eau sous les ponts, depuis ce temps-là. Vous devez être commandant, au moins, maintenant?...

La limite d'âge des dramaturges

La fécondité est chose saisonnière. Les pommiers donnent leurs fruits en automne; les cerisiers en été; les poètes, de préférence, en leur printemps; les hommes politiques attendent souvent l'hiver, comme le prouvent Clemenceau, Hindenburg, Mazarick et plusieurs autres.

Serait-il vrai qu'une fois grisons, les auteurs dramatiques soient incapables d'être féconds? Somerset Maugham, le célèbre écrivain anglais, est d'avis qu'ils ne peuvent plus, alors, que rabâcher. Lui-même vient d'atteindre la soixantaine. « Je n'écrirai plus, dit-il, pour le théâtre. La plus grande musique, la plus belle littérature peuvent être produites par des octogénaires, mais l'art de captiver l'attention d'un auditoire dans une salle de théâtre semble abandonner les écrivains lorsqu'ils atteignent l'âge mur. »

Cependant, Eschyle composa *Oreste* à soixante-six ans; Euripide, son *Oreste*, à soixante-dix ans; et l'on sait que Sophocle le était plus qu'octogénaire quand il écrivit son *Œdipe*. Accusé de gâtisme par son fils qui le voulait faire interdire, il n'eut qu'à tirer de sa poche le manuscrit de cette tragédie et en lire quelques passages aux juges pour les convaincre qu'il avait encore tous ses moyens.

Il n'en est pas moins vrai que les grandes œuvres de théâtre sont ordinairement fruits plus précoces.

Shakespeare n'avait pas trente-trois ans quand furent représentés *Roméo et Juliette* et la *Mégère apprivoisée*; il en avait à peine quarante, lorsqu'il donna *Hamlet*, le *Roi Lear* et *Macbeth*. Molière mourut à cinquante et un ans. Racine décida de se taire à trente-huit ans. Quant à Corneille, il avait donné le *Cid*, *Horace* et *Cinna* avant l'âge de trente-cinq ans.

C'est à vingt-deux ans qu'avec les *Brigands* débuta Schiller; c'est à quarante qu'il composa *Wallenstein*, son chef-d'œuvre. Byron mourut à trente-six ans, ayant écrit *Manfred*, *Caïn* et *Marino Falieri*. Victor Hugo écrivit *Cromwell* à vingt-cinq ans et les *Burgraves* à quarante et un ans. Musset, lui aussi, avait

terminé son œuvre dramatique avant la quarantaine. Et de même Oscar Wilde et Rostand.

L'on cite pourtant Ibsen et Cœlès, qui, à l'exemple des tragiques grecs, avaient les cheveux blancs, qu'ils produisaient encore des chefs-d'œuvre.

Déterminisme mort

Il ne s'agit pas de ce déterminisme philosophique cher à Hippolyte Taine, mais d'une conception de l'univers qui prétend enchaîner les phénomènes physiques dans un ordre invariable. Les relativistes ont changé tout cela. Et bien plus qu'Einstein, les physiciens avec leurs « quanta ». C'est ce qu'est venu exposer au public très profane des « Amitiés françaises » de Liège M. de Broglie, prince authentique et Prix Nobel.

Les auditeurs les moins avertis ont eu tout loisir de remarquer la cravate fripée, le pantalon fatigué, les chaussures sans lustre du conférencier. Ainsi timide dans l'abord, modeste dans sa tenue, le prince de Broglie leur donnait l'impression du parfait professeur, du savant ! Cosinus descendu de la lune. Les autres — on assure qu'ils se comptaient sur les doigts de la main — purent assister à la ruine de la théorie corpusculaire. La découverte par nos physiciens modernes de la structure granulaire de l'électricité remet en question toutes les lois de la mécanique classique.

M. Langevin croit dur comme fer à la Science avec S majuscule. Moins affirmatif, plus conscient de nos limites, le prince de Broglie reconnaît la faillite du déterminisme. Ce qui n'est pas pour déplaire aux poètes.

Cercueils et berceaux

Le problème démographique continue de hanter les Italiens de Mussolini. On en trouverait une preuve nouvelle dans les caricatures de Garretto à la *Gazzetta del Popolo*. Après avoir croqué d'un crayon sans indulgence « Madame Crise », cette maigrichonne aux flanes rétrécis qui ne veut pas d'enfants, l'artiste vient de créer le type masculin du « Rongeur ». Le rongeur est le célibataire endurci qui partage sa vie entre le bar et le dancing. Courteline avait fini par rendre sympathique les vieux garçons empileurs de soucoupes au *Café du Commerce*, depuis le premier jacquet jusqu'à la dernière manille. Au lieu que les parasites de Garretto sont tout simplement répugnants.

D'ailleurs, la statistique comparée des cercueils et berceaux n'est pas aussi encourageante qu'on voudrait l'espérer. Milan se distingue fâcheusement; et c'est grave sujet d'inquiétude. La moyenne des naissances, qui était avant la guerre de 24,06 ‰, est tombée l'an dernier à 14,39. Sans doute la population milanaise a augmenté en 1933 de 24,083 personnes (Milan compte actuellement 1,013,344 habitants); mais dans cet « excédent », les berceaux interviennent seulement pour un chiffre de 2,912.

Combien de villes françaises, combien de nos cités belges seraient fières cependant d'afficher pareil bulletin!

A treize ans

Ainsi donc, voici treize ans — chiffre fatidique — que l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises fut inaugurée à Bruxelles. Cette commémoration n'est pas ici prétexte à obituaire. Pourtant, de la première fournée d'Immortels, combien sont morts! Seigneur, votre droite est terrible, dirait Hugo. Mais il faut convenir que les académiciens ne se recrutent pas à la mamelle.

Et les vivants, qu'ont-ils fait? Pas grand chose. Jules Destrée, notre Richeheu national, ne leur en demandait pas tant. Laisant aux grands frères de France les arcanes du Dictionnaire et les

contrariétés de la Grammaire, les académiciens belges se contentent d'une carte de visite. Ou, s'ils s'agitent, c'est — telles des petites folles — pour des petites folles — pour annoncer, quitte à démentir aussitôt, la cooptation de Colette.

Ce qui étonne l'étranger, c'est de trouver sous le toit sans coupole du Palais des Académies, à côté des littérateurs, les philologues. M. Kaden-Bandrowski, secrétaire de la jeune Académie polonaise et qui fait en Europe occidentale ses visites aux messieurs de la famille, n'en est pas encore revenu.

« Polonaise »

Curieux homme que ce Kaden-Bandrowski, ancien légionnaire des Légions de Pilsudski pendant la guerre mondiale! Nous ignorons tout de l'épopée glorieuse — et qui tient presque de la gageure — d'une Pologne qui devait, pour gagner « sa » guerre, miser à la fois sur les deux tableaux, jouer les deux chevaux : défaite russe, défaite allemande. Le miracle se produisit. Brest-Litovsk avait marqué l'effondrement du Moscovite; Versailles devait détruire l'œuvre du Grand Frédéric. Pilsudski n'avait eu garde de marcher aux Austro-Allemands le concours de ses légionnaires (ils étaient 20.000); mais il se souciait fort peu des « marmites » à recevoir sur le front de l'Aisne ou d'Artois. Les derniers mois de la guerre se passèrent en intrigues et temporisations, aux rives de la Narew et du Bug, non loin de Varsovie.

Héritiers de Mickiewicz, les écrivains polonais s'étaient enrôlés nombreux dans les rangs des légionnaires. Dans un livre qui vient d'être traduit en français (*L'Alliance des cœurs*), M. Kaden-Bandrowski a raconté les souvenirs d'une campagne qui ne ressemble à nulle autre. Pilsudski paya de sa liberté la patriotique résistance qu'il opposa aux injonctions prussiennes. On l'enferma dans la forteresse de Magdebourg. Ce n'est pas la première fois que la prison est l'antichambre de la dictature.

Michelet et les Jésuites

Le soixantième anniversaire de la mort de Michelet pourrait nous inciter à relire quelques pages de *l'Histoire de France*. Pour ceux que l'anticléricalisme du fougueux romantique mettrait en défiance, signalons, après Léon Treich, ce passage fort curieux, découvert dans l'œuvre de Michelet à la date de 1838. Il s'agit des Jésuites, et plus particulièrement des Jésuites missionnaires, de ceux-là mêmes que Pascal accusait de favoriser l'idolâtrie (« ils suppriment le scandale de la Croix et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant : comme ils ont fait dans les Indes et dans la Chine, où ils ont permis aux chrétiens l'idolâtrie même par cette subtile invention de leur faire cacher sous leurs habits une image de Jésus-Christ à laquelle ils leur enseignent de rapporter mentalement les adorations publiques qu'ils rendent à l'idole Chacimchoan et à leur Keun-fucum »).

Or que dit expressément Michelet? « On ne saurait assez louer le dévouement des Jésuites. Leur héroïsme en Europe nous est connu, mais il faut les suivre en Asie. Il faut voir la facilité, l'empressement avec lequel ils reçoivent le martyr. Ce sont là des titres à la gloire. »

Michelet à la rescousse d'Escobar! Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais.

La sainte patronne

Au printemps prochain, quand reflouriront les jardins de Toscane, sainte Catherine de Sienne sera solennellement proclamée patronne de l'Italie. Nul vocable ne pouvait mieux s'accorder

au renouveau d'une nation. Sainte Catherine de Sienne avait été jadis, pour l'Italie divisée, l'ange de la paix. A travers les provinces ensanglantées par des luttes fratricides, ruinées par la peste et la famine, elle s'en va remettre entre les mains de Grégoire XI le rameau d'olivier. C'est le courage qu'elle lui prêche. L'humble fille du teinturier Benincasa ne craint pas de dire aux timorés et aux prévaricateurs : « Soyez donc des hommes ! » Elle a un corps fragile et n'a rien appris dans les livres. Pourtant, mieux que les Docteurs, elle prêche le Christ à ceux qui, pour s'être éloignés de Lui, vont perdre un royaume au ciel et un royaume sur la terre. Inspirée, elle harangue les foules, réconcilie les familles, convertit les pécheurs, fait honte aux mauvais serviteurs de Dieu qui ont abusé du pouvoir qui leur était confié et qui sont tombés dans les plus basses corruptions. Elle écrit — et de belle encre — au roi de France dont la fidélité chancelle, à la reine de Naples qui a pris le parti de l'antipape. C'est une apôtre, une diplomate, une théologienne, une holocauste, une martyre... Quand elle meurt, toutes les querelles ne sont pas apaisées, mais elle a confiance dans le Sang Rédempteur qui doit sauver son pays et l'Eglise. Plus de cinq cents ans ont passé. La Chaire de Saint-Pierre a connu d'autres assauts et l'Italie des épreuves encore. Cependant voici qu'en notre siècle une splendide aurore s'est levée.

Vers celle qui, un jour d'avril, mourut en appelant une dernière fois sur ses frères les mérites de Jésus-Christ, monte aujourd'hui la reconnaissance d'un peuple. Il est juste qu'il s'en aille, demain, déposer à foison, aux pieds de sa sainte gardienne, les lys et les roses qu'elle aimait tant cueillir.

Les fous en liberté

Violette Nozière a fait couler presque autant d'encre que de larmes. Ce n'est pas ce qui la déshonore le moins. Un volume de vers qui porte son nom vient de paraître. Passe encore que des chanteurs de rues aient, dans une complainte sentimentale, parlé de la triste criminelle... Mais que des poètes et des artistes l'aient célébrée en chœur et en poèmes, voilà qui semblerait dépasser la réalité, si précisément il ne s'agissait de poètes surréalistes. Ils espèrent avec cette gamine dépravée qu'« un jour il n'y aura plus de pères au jardin de la jeunesse » (*sic*) ! C'est là un fait bien saisissant », écrit un journal de midi qui rapporte ce fait en l'accompagnant d'une approbation grotesque. Nous sommes peut-être des Bédouins, mais nous ne sommes pas saisis, mais là, pas saisis du tout. Nous sommes seulement avertis qu'il y a dans le monde des gens qui écrivent, des fous qui ne sont pas enfermés.

Une affaire d'huile

Le dernier congrès du Conseil international des Femmes a publié un mémorandum des plus édifiant. On y voit que l'activité sociale des femmes peut revêtir des formes vraiment inattendues. Mais à qui s'érigerait la fantaisie si ce n'est au beau sexe ? C'est ainsi que parmi les résolutions adoptées par un comité exécutif qui a discuté les sujets les plus divers, depuis le placement des intellectuels émigrés jusqu'au trafic des animaux vivants, nous relevons un vœu concernant : « les dangers pour les oiseaux et les poissons dus à la corruption de l'eau des mers par l'infiltration d'huile ».

Il paraîtrait que l'huile en question, s'échappant des navires, forme dans le sillage un flot fatal aux mouettes et autres oiseaux. Quand ces pauvres bêtes, par hasard, s'y posent, elles n'en peuvent plus « décoller » et périssent. D'autre part, les poissons avalant cette huile qui, si étrange que cela soit, ne fortifie même pas les morues, languissent et meurent empoisonnés.

Ce sont les femmes — ces êtres sensibles — qui doivent, nous

dit-on, se réunir en congrès pour réclamer l'adoption universelle de mesures qui préviendront cette destruction inconcevable d'innocentes victimes du progrès. Mais on ne peut se demander sans inquiétude où va nous conduire cet apostolat de la sensibilité féminine. A ne plus manger de poisson les jours d'abstinence ? A libérer les huitres prisonnières des parcs où elles s'ennuient et risquent d'attraper la fièvre typhoïde ? A ruiner les fabricants de cannes à pêche ?...

Dans le même touchant esprit, une société anglaise de protection des animaux vient de réclamer la condamnation des montreurs de puces qui, pour dresser celles-ci à danser, exercent ces intéressantes bestioles sur une plaque chauffée.

Décidément, quand les femmes qui se disent les égales de l'homme s'y mettent, elles arrivent à être presque aussi stupides que lui.

Pacifisme féminin

Jamais le pacifisme féminin ne s'est montré aussi belliqueux qu'en ces derniers mois. Nous recevons tous les jours, de la part d'associations féminines les moins faites pour s'occuper de pareille question, des manifestes en faveur de la paix et du désarmement.

Que l'Association des Femmes universitaires, par exemple, convie ses membres, dans un appel grandiloquent, à assister au Congrès de Bruxelles pour la défense et illustration de la Société des Nations, voilà qui est tout à fait déplorable. Ce sympathique organisme nous semble avoir d'autres devoirs que celui-là, à l'heure où tant d'intellectuelles exerçant une profession libérale sont victimes du renversement des valeurs, de l'insécurité générale et du manque de protection des travailleuses bourgeoises. Que de choses à faire pour elles et par elles ! N'y a-t-il pas leurs intérêts professionnels à défendre ? Et, du même coup, les intérêts que représenteraient des carrières accessibles seulement à des éléments féminins de choix, à des talents exceptionnels ? Ne faudrait-il pas que de plus expérimentées avertissent leurs cadettes qui, leurrées par le mirage du diplôme, se préparent à envahir des métiers déjà encombrés, sans se douter qu'elles n'y trouveront ni les débouchés qu'elles espèrent, ni le bonheur qu'elles poursuivent ?

Pacifisme féminin ! En fait de truisme, on ne pourrait trouver mieux. Comme si la femme n'avait pas tout naturellement l'horreur de la guerre : *bella matribus detestata*. Ce ne sont ni leurs manifestes, ni leurs meetings, ni leurs protestations, ni leurs mandats politiques qui transformeront les femmes en anges de la paix. « Il ne faut jamais faire par des lois ce qu'on peut faire par des mœurs », disait déjà Montesquieu.

L'opinion du prolétariat

La scène — rigoureusement authentique — se passe dans un restaurant ultra élégant de Bruxelles. Un jeune homme suave, tiré à quatre épingles, est en train de dîner. C'est le fils d'un politicien français de gauche, mort voici quelques mois. Tout en dégustant son caviar, le jeune homme exprime à haute voix, sous couleur de s'adresser au maître d'hôtel, son opinion sur les récentes émeutes de Paris. La salle ne perd pas un mot des déclarations de ce dauphin républicain :

— Ah ! s'écrie celui-ci, les bourgeois de Paris ont voulu se soulever ? Ils s'en repentiront, je vous le garantis, les bourgeois ! Vous allez voir quelle sera la réaction dans le prolétariat !

On débouche le champagne. Le dauphin s'interrompt pour y goûter en connaisseur. Le menu se poursuit par un parfait au foie gras, un canard à la presse. Sans en perdre une bouchée, le

dauphin revient à son commentaire. Il annonce la punition imminente des « ploutocrates » et des « capitalistes » :

— Qu'est-ce qu'on leur demandait, aux riches?... De se tenir bien tranquilles pendant que nous réformions la société. Ils n'ont pas voulu le comprendre?... Tant pis pour eux!

Deuxième bouteille de champagne. Perdreaux, soufflé au parmesans, poire « bon-chrétien », etc.

— Nous les aurons! Ils seront écrasés comme des punaises. Et ce sera bien fait. Ils n'auront qu'à s'en prendre à eux-mêmes, les riches! achève le dauphin d'une voix repue et mourante.

On apporte le café, les liqueurs, les havanes. On appelle « le chauffeur de Monsieur », qui produit une grosse sensation dans le restaurant au volant de sa somptueuse huit-cylindres.

— On a voulu défier les prolétaires?... Les prolétaires vaincront! murmura encore le dauphin, la bouche embarrassée par son cigare.

Et on l'emmène. Et il part, dans un tapage de moteur, au milieu du respect général.

La vieille « Vranze »

Dans le concert de réprobation qu'a soulevé la conduite des gouvernants français, à l'occasion des manifestations contre l'étouffement des scandales, une voix a détonné : c'est celle de M. Emmanuel Berl.

« M. Daladier, écrit ce monsieur, vient de montrer qu'il forme avec M. Eugène Frot, que les événements ont encore grandi, l'équipe politique la plus solide du pays. Nul n'a, plus que lui le sens du gouvernement, des lignes de nécessité et des moyens à employer pour les suivre. »

On sait que M. Daladier et Frot sont les responsables de la fusillade du 6 février, qui fit trente cadavres et quinze cents blessés. Selon M. Berl, le feu de salve et le pistolet automatique constituent donc, à l'égard des manifestants patriotes et des combattants, des bons « moyens à employer »?

Qui est M. Berl?... L'année dernière, ce personnage vint conférer à Bruxelles. On vit dans un masque du plus pur judaïsme, pétiller les yeux rigolards du tortionnaire amateur du *Livre des Macchabées*.

« Nous autres, *Vrançais*... », répétait en pétillant M. Berl.

Ses propos récents, sa bénédiction des mitrailleuses, font penser aujourd'hui qu'il ne l'est pas très profondément, « *vrançais* »...

Il y a Frot et Frot

Une annonce, parue dans un journal parisien peu après la journée sanglante du 6 février :

« M. Amable Frot, boucher, rue Caulaincourt, s'empresse d'annoncer qu'il n'a rien de commun avec son confrère du même nom, qui opère place de la Concorde. »

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Préludes d'orages⁽¹⁾

La jeunesse est une ivresse continue,
c'est la fièvre de la raison.

LA ROCHEFOUCAULD.

Il faut juger les mythes comme les
moyens d'agir sur le présent.

GEORGES SOREL, *Réflexion sur la violence*, 7^e édit., p. 180.

Gravons en lettres d'airain dans notre
tradition le mot de Goethe : « Ce que tu as
hérité de tes pères, conquiers-le si tu veux
le posséder. »

HITLER, au Congrès de Nuremberg,
le 1^{er} septembre 1933.

Le vie est un combat, ô Margai, et sans ter-
contre le sphinx et le destin. [me,
Pour durer, il faut lutter ferme
Et tout sera payé tintin (d est en bonne
[monnaie).

Formule de MISTRAL,
citée par LÉON DAUDET.

Vivre dangereusement

NIETZSCHE.

Il vaut mieux être trop hardi que trop
circonspect.

MACHIAVEL, *Le Prince*.

Ne me frego (je m'en fous).

Devise des formations d'assaut fascistes.

Nous sommes contre la vie commode.
Devise du fascisme.

Les systèmes sont des illusions, les
théories sont des prisons.

EMIL LUDWIG, *Entretiens avec Mussolini*, p. 158.

Le programme d'un gouvernement
ressemble toujours à un roman-feuilleton.
Il n'explique jamais de quoi il s'agit et
renvoie toujours au numéro suivant.

GUIDO DE LUCA, *Conseils aux Belges*, p. 99.

Une charge publique est l'aumône que
le peuple offre aux arrivistes.

GUIDO DE LUCA, *ibid.*, p. 103.

Honestam quaedam scelera successus facit.
SÉNÈQUE.

Est-il en Belgique un ciel pur? Pas un n'est sans nuage!...

Nos usines sentent la rouille, le Borinage meurt, le rail fait la guerre à la route, le froment vient d'Amérique pendant que nos terres dévoreuses d'engrais tombent en jachère et que chôment les fabriques d'azote.

Le bourgeois, négociant ou industriel, anéanti par des concentrations insensées, disparaît dans l'isolement, avec la rente qui assurait sa vieillesse et le capital qui lançait ses entreprises; le fermier ne paye plus son fermage, ruiné par la « porte ouverte », le sacrifice d'Ouchy et nos Talleyrand. Tout le système capitaliste est mis en accusation.

D'autre part, une impopularité massive atteint les institutions. L'administration est décapitée, c'est l'irresponsabilité partout.

Les vieilles formations politiques tombent en loques, leurs partisans sans chef vont à la débâcle et leur fièvre, leurs aspirations linguistiques et culturelles, se fondent dans des nationalismes de canton où se dépensent les énergies de tribuns de village, conspirateurs impies contre la Nation.

(1) Discours prononcé à la séance solennelle de rentrée de la Conférence du Jeune Barreau de Charleroi le 9 décembre 1933 et répété au Jeune Barreau de Bruxelles, le 12 février 1934.

A l'extérieur c'est l'échec des solutions internationales. On s'est bousculé sur la route de Locarno, cependant que les augures de Genève allaient exterminer « l'avarice, la jalousie, la haine, la bêtise et l'erreur ».

Il serait cruel d'insister sur les résultats quand la solidarité germanique est acquise.

On peut dire que les trêves actuelles ne sont que des défaillances de l'esprit de conservation le plus élémentaire.

* * *

Nous vivons des jours où les événements devancent les hommes : « Si cela continue, on se réveillera comme le somnambule au bord du toit. » C'est M. Herriot qui l'a dit.

Et plusieurs se demandent : « Allons-nous vers la révolution, la faillite ou la dictature ? » Et ils sont prêts à tout céder, à tout abandonner, à courir se joindre aux partis extrêmes pour s'assurer contre les coups.

Comment expliquer cette défaillance spirituelle après les efforts héroïques de la guerre ?

Ne plus rien faire parce qu'on n'a pas la foi, ne s'intéresser qu'aux questions d'argent, sauver sa bicoque et ses actions, refuser le gouvernail et crier au naufrage, appeler les naufrageurs et se noyer le premier : voilà le thème des découragés !

Or, parmi les « moins de quarante ans » plusieurs pensent, — peut-être sans le dire : « Nous ne voulons plus vivre dans le royaume de l'abstrait, nous voulons expliquer notre décadence spirituelle, voir abandonner la politique de déchéance et ne pas simplement répéter le mot que le prince de Ligne prononçait dans des circonstances analogues : « Mon monde est mort. »

Mon monde est mort!...

Constatation certaine. Mais pourquoi? Qui va le reconstruire? Et comment?

* * *

Tout d'abord, quelles sont les causes du crépuscule et du déclin de la civilisation démocratique ?

Ici, il faut laisser la parole à M. Mussolini : « Les causes négatives proviennent du développement pris par le capitalisme impersonnel avec son irresponsabilité anonyme (par conséquent dans un certain sens, déjà socialisé et prêt à tomber dans les mains de l'État), de l'impuissance du pouvoir exécutif, des pouvoirs excessifs des parlements, enfin de la mythologie et de la mystique de la classe du prolétariat. » (1)

Et parmi les causes positives : la révolution et le romantisme.

Plus d'action durable et plus d'État, à cause de la formule : « Liberté, Égalité, Fraternité ».

Plus de famille, de morale et de devoir, à cause de l'expression romantique de la personnalité.

Toute démocratie devient gouvernement d'une classe; les classes s'opposent l'une à l'autre et se déclarent la guerre; élevés les uns contre les autres par l'individualisme, les hommes ne sont plus frères.

Le principe d'autorité, obligé de composer avec le principe d'anarchie, est en vité par lui. L'État ne gouverne plus; les groupes détruits par la révolution, reconstitués d'une façon anarchique, s'efforcent de lui arracher une part de son autorité.

* * *

Dans l'ordre économique les mêmes causes engendrent les mêmes défaillances.

Que l'on ne dise pas que les vingt-sept fortifications douanières

(1) *L'Agence économique et financière*, 13 août 1933.

européennes sont cause de la crise; elles n'en sont que la conséquence. L'Europe a perdu son monopole, car la situation économique des nations s'est complètement modifiée depuis que les peuples de couleur ont embrayé leurs machines et, pour des salaires de famine, sont venus mettre notre main-d'œuvre en chômage (1).

L'illusion profonde du libre-échange intégral, « c'est la ruine des pays civilisés au profit des pays à demi-sauvages. (2) »

Il est inutile d'accuser davantage le capitalisme momentanément « monopolisé par un petit clan de profiteurs (3) »; car « ce qui sous nos yeux se décompose, ce n'est point le capitalisme dans ses éléments essentiels, mais bien le régime de libre concurrence dans lequel il a évolué au XIX^e siècle (4) ». La doctrine de l'économie libre a fait son temps.

* * *

Conservera-t-on les formes d'existence de la société actuelle, libérale et conservatrice, en dépit des lois et des principes qui tendent à la détruire? Une chance reste-t-elle encore à la démocratie et au parlementarisme? C'est ce que nous allons voir.

En tout cas, il faut, dès à présent, remettre au rayon Adam Smith et sa *Richesse des Nations* et les manuels de Leroy-Beaulieu, admettre que ce n'est plus le moment de poursuivre des fantômes de coopération et reconnaître que le mouvement d'autarchie est trop puissant, trop général, pour ne pas répondre à un besoin très répandu d'ordre, d'autorité et d'organisation nationale.

* * *

Il existe bien des systèmes de réformation politique et économique.

On connaît le système de MM. Hauriou, André Tardieu, Adolphe Prins, Renault de Briey, Henri Lambert et celui du pape Pie XI dans l'encyclique *Quadragesimo Anno*, etc...; ce sont les faisceaux italiens, c'est la théorie collectiviste, ce sont finalement les codes d'industrie du Brain Trust qui révolutionnent les États-Unis.

On a le choix!...

L'idée corporative nous donnera-t-elle la solution?

Idee la plus conforme au droit naturel, elle paraît devoir assurer le maximum de résultats avec le moins de bouleversement, tout en mettant fin à la tyrannie des partis et à l'oligarchie financière. Le marquis de la Tour du Pin définit le système corporatif « une organisation de la société en corps professionnels aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre économique (5) ».

Et la formule italienne : « La corporation est une catégorie de la production qui se contrôle elle-même en tenant compte de l'intérêt général... » C'est la forme nouvelle de l'ancienne gilde. « C'est avant tout un régulateur de l'économie (6). »

* * *

Le système comporte un certain nombre de corporations divisées par catégories pour l'industrie et par produits pour l'agriculture.

Les corporations ont une triple mission à remplir :

¹⁰ Au point de vue administratif et réglementaire, elles se substituent aux ministères, organisent la profession dans les syndi-

(1) Voir PIERRE GAXOTTE, *Je Suis Partout*, 19 août 1933.

(2) *Idem*, *ibid.*

(3) FIRMIN BRACONNIER, « Entre le Bolchevisme et le Fascisme », *Revue Universelle*, t. LV, p. 483.

(4) PIERRE LUCIUS, *Renouveau du Capitalisme*.

(5) Cité par FIRMIN BRACONNIER, « La Renaissance Corporative », *Revue Universelle*, t. LV, pp. 494-495.

(6) MUSSOLINI, « Je vais transformer le Fascisme », *Les Annales*, 10 novembre 1933, p. 520.

cats nationaux patronaux et ouvriers, concilient ceux-ci dans leurs conflits éventuels, établissent les contrats collectifs de travail, interdisent grèves et *lock-out*, etc....

2° Vis-à-vis de l'État, qui n'intervient que comme arbitre suprême, elles jouent un rôle consultatif obligatoire dans toutes les mesures d'ordre économique et social.

3° Enfin elles règlent tous les problèmes de la production (1). « On ne doit pas fabriquer n'importe quoi, n'importe comment. C'est de la folie et cela engendre des catastrophes », a dit M. Mussolini.

Le pouvoir législatif est transmis à l'assemblée plénière des corporations, laquelle comprend les représentants élus par chacune d'elles.

La représentation des intérêts est ainsi substituée à celle des partis.

« Le corporatisme, c'est l'économie disciplinée. Il domine le socialisme et le libéralisme qui ont grandi et décliné ensemble (2). »

Il ranimera la bourgeoisie et le capitalisme, âmes, esprits et principes naturels de la civilisation.

Avant tout, le syndicat doit être national. Tant qu'il restera neutre, démocrate-chrétien ou socialiste, les plaies du régime politique de division, fondé sur la rivalité des partis, subsisteront.

Aussi la corporation n'est pas le salut, si elle est une création artificielle et si le sentiment de lutte des classes n'est pas réduit à l'impuissance par la concorde nationale.

M. Tschoffen ne disait-il pas au Congrès de Gand : « La réforme de l'État ne doit pas être faite au profit d'un parti; elle ne doit pas même être faite par un parti, c'est un effort de bonne volonté commune. »

* * *

Mais, avant de fonder l'ordre social nouveau, il faut l'ordre tout court. Tout le problème de l'État se résout par la restauration du pouvoir, et pour cela il faut la force spirituelle et matérielle.

En 1922, dans *l'Illustration*, Guillelmo Ferrero écrivait déjà : « Qu'elle le veuille ou non, notre époque devra tôt ou tard s'apercevoir que sa tâche véritable urgente, vitale est moins d'accumuler de nouvelles richesses que de répondre une fois encore à l'éternelle question qui se pose toujours de nouveau à l'homme d'une époque à l'autre : Qui a le droit de commander? et dans quelles limites? Qui a le devoir d'obéir? et jusqu'à quel point (3)? »

L'échéance est arrivée.

M. Mussolini dans une interview récente s'exprimait ainsi : « Mais je vais par étape... Je vais avec lenteur. Je vais avec calme... Je mesure mes pas, monsieur de Kerillis, car je ne veux pas me permettre la moindre imprudence... J'ai assuré l'ordre politique et alors j'ai les mains libres pour refaire l'ordre économique. »

Donc, l'ordre politique d'abord — l'ordre économique ensuite.

* * *

En Belgique, avons-nous l'ordre politique? Qui va libérer l'État de l'élection et de la démagogie écrasante, le renforcer, le rendre impossible à démembrer et supérieur à tous les intérêts?

* * *

Partout les gouvernements libéraux voient avec étonnement et effroi s'étendre sur l'Europe la tache noire des dictatures.

(1) Voir le même article des *Annales* cité plus haut. Voir aussi le discours de M. Mussolini au Conseil des Corporations le 14 novembre 1933.

(2) M. MUSSOLINI, dans le même discours.

(3) GUILLELMO FERRERO, *L'Illustration*, 18 mars 1922.

Il y a quelques années, l'évocation d'une dictature eût suffi à amener l'opinion! celle-ci ne réagit pas le moins du monde, elle n'a plus aucune confiance dans le régime. La série n'est pas close : ouverte par Lénine, continuée par Mussolini, Pilsudski, Mustapha Kémal, Carmona et Hitler.

Que les temps sont changés! Mussolini n'est plus un César de carnaval. Le « Bel Adolphe » s'appelle « Monsieur Hitler » et M. François-Poncet lui demande audience. Les deux dictateurs sont plus que respectés. Ils sont craints.

* * *

L'optimisme n'est éternel que chez Pangloss. Il ne s'agit pas de soutenir la thèse enfantine que l'on n'a qu'à choisir un sauveur et répéter « Il faut un sauveur » et se croire guéri par la méthode du D^r Coué.

Aussi, qu'il faille réformer l'État, tout le monde en tombe d'accord. C'est la cause de nos angoisses et de nos hésitations. La Fédération des Cercles et la Ligue des Travailleurs chrétiens en font l'objet de leurs congrès, à Dinant et à Gand; le Parti Ouvrier Belge charge à son tour M. Henri de Man de dresser le plan du travail.

L'État doit donc être restauré, mais par qui?

* * *

L'initiative de pareille réforme doit constitutionnellement émaner du Parlement ou du gouvernement.

Du Parlement!

Espérer cela, c'est se leurrer.

Nos représentants de la nation ne sont pas des héros. La Chambre a l'air tantôt d'un vague marais, selon la forte parole de Maurice Barrès, tantôt d'une arène où « les partis s'affrontent pour knock-outer l'adversaire, comme à la boxe ». « Le verbalisme des parlementaires fait penser à Rabelais, à son île sonnante, à son Picrochole aussi. »

Le roi nomme et révoque ses ministres; telle est la règle de notre Charte constitutionnelle en son article 65. L'interprétation qui lui a été donnée par les politiciens a favorisé toutes les compétitions.

Les Parlements ont empiété sur l'exécutif tant qu'ils ont pu; ils conserveront leur conquête jusqu'au dernier jour. Ils vont, cependant, proclamant partout la faillite de l'État qu'ils n'ont pu diriger par leurs propres moyens.

Cependant je n'irai pas jusqu'à répéter le mot du chancelier Oxenstiern à Gustave-Adolphe : « Allez, mon enfant, allez voir par quels imbéciles le monde est gouverné (1). »

* * *

Et le Gouvernement!

Veut-il courir le risque? Dans un sursaut nécessaire il demanda les pleins pouvoirs. Leurs résultats furent excellents — le système peut être perfectionné.

Mais, dira-t-on, pourquoi le Roi ne nommerait-il pas un seul ministre auquel la Chambre donnerait pleins pouvoirs? Voilà qui est constitutionnel!

Un homme fera peut-être d'excellentes lois. A quoi bon s'il n'est pas soutenu par la volonté cordiale de tout un peuple? Plus sûrement que l'anarchie actuelle, ses réformes conduiraient à la révolution et au renversement de la dynastie. Et alors, que nous resterait-il?

(1) Cité par ANDRÉ LEBEY, *Nécessité de l'Histoire*, p. 34.

On rétablit l'esprit d'un peuple. On ne restaure pas un État. Il faut donc qu'une épreuve classique permette à l'intelligence de restituer « les valeurs objectives capables de remettre de l'ordre dans les esprits (1). »

* * *

Si vous le voulez bien, questionnons la jeunesse. Celle-ci, toujours folle, enfourchée de nouvelles chimères. Son esprit se tourne volontiers vers les formes d'opposition, de refus ou de révolte que lui semblent postuler la vie moderne et les vices de la civilisation. C'est la sécession absolue : les fils d'un côté, les pères de l'autre !

Cherchant à étouffer les initiatives, non parce qu'elles sont mauvaises, mais parce qu'ils ne les comprennent pas, les parents bourgeois refusent à leurs fils le droit de penser, d'agir et de sentir ; de là, il n'y a qu'un pas pour faire des révoltés.

Aussi, la jeunesse se refuse-t-elle à suivre Abel Bonnard quand il proclame que : « Rien ne nous permet mieux d'enrichir ce que nous sommes, que de demeurer fidèles à ce dont nous sortons (2). »

Nous ne sommes pas ici pour nous gausser des oppositions entre générations. En soi c'est un jeu absurde. Mais que pense la jeunesse ? Que veut-elle ardemment ? Sort-elle de l'idée d'opportunité, qui s'est introduite dans tout ? Parle-t-elle par nécessité profonde ? A-t-elle quelque chose à dire dont elle veut délivrer son esprit et son cœur, cette jeunesse qui a connu les étranges facilités des dix années d'après-guerre, « époque gaspilleuse et follement prodigue qu'elle semble devoir payer de cruelle façon (3) ? » A-t-elle une âme de chef et une foi ? Car il nous faut des chefs pour remettre la machine en marche ; non des découragés, ou de jeunes bourgeois intellectuels à tendances anarchiques.

Nous allons voir.

SCEPTICISME OU ACTION ?

Scepticisme.

Toutes les notions ont paru suspectes aux jeunes générations nées après guerre, époque où les valeurs morales subirent une épreuve redoutable.

La religion, pour eux, est « incompatible avec l'oubli de la vertu de charité, avec l'envie, avec le goût de l'argent ».

Leur sensibilité énermée par le conformisme traditionnel de maintes maisons bourgeoises se révolte devant la disproportion entre les préceptes et les exemples. Leur attitude ressemble à celle du vieillard haineux dont François Mauriac a fait le héros du *Nœud de vipères*. Ils liquident « dans un flot âpre et noir un différend qui était latent depuis une vingtaine d'années entre eux et les bien-pensants (4) ».

Ces bien-pensants sont irritants, obsédants. Dès lors, ils cherchent la solution en eux-mêmes, mais le « moi » a fait faillite et devant cette incohérence et cette instabilité spirituelle, il reste « un grand appel, sourd, douloureux, angoissé, absolu, un immense désir métaphysique insatisfait ».

« De quel côté sont les vrais justes (5) ? » Tel est le cri qui jaillit à chaque phrase de leurs tristes incertitudes. Eclair d'esprit comme ces fusées dont la lente descente la nuit sur le nomansland ne révélait que la désolation des champs dévastés, l'horreur d'un charnier ou la fuite d'une escouade.

Un cri dans la nuit peut-être, un message, jamais... ! On cherche en vain la rupture. On est las des vacillants aveux d'adolescences, désastreuses, de luttes et de constructions littéraires à la manière

de « Tendres Stocks ». On est las « des thèmes de non-conformisme, de révoltes d'évasions (1) ! »

Et parce qu'il y aurait des médiocres ou des âmes affreuses, il faudrait se retirer dans le scepticisme ? C'est ici le moment de citer le propos de Maurras : « La bonne société d'un vaste pays ne peut raisonnablement donner son concours actif à un tissu de déclamations anarchiques, de cryptogramme abstrus (ou d'analyse déprimante). Elle est faite pour encourager tous les luxes sauf celui-là (2). »

C'en est assez, de sincérité ou d'inquiétude, ce siècle n'est pas celui des Didier, des Ruy Blas, des Antony et des Chatterton. « C'est l'humain qu'on désire tirer des bas-fonds où il gît enlisé » (3).

Cet orgueil de penser révèle un manque de combativité et un isolement désastreux, écrit Henri Massis. « A ne plus voir que ses ruptures, ses éclipses, ses déchéances, l'analyse introspective a lâché la trame universelle où nos individualités sont taillées, et l'individu, impuissant à ramasser les morceaux de lui-même, n'a tenté d'échapper à l'étau du monde que pour mieux se dérober encore (4). »

Vivre en se plaignant, refuser la domination politique ou militaire, jeter des nouveautés à la face des ancêtres, accabler l'ayant-guerre, évoquer la *Dame de chez Maxim*, le *french cancan* et les chapeaux à plumes, les robes entravées et la douceur de vivre — la *Valse bleue* — 1900, le style Horta et l'*Ombre des jeunes filles en fleurs*, traduire son désarroi par un non-absolu, ce n'est pas une philosophie, encore moins une solution du problème autour duquel tourne la vie.

A moins que de rechercher leur jugement de valeur presque par la psychanalyse — car ils ne viennent pratiquement pas à la surface — il faut admettre qu'on ne voit en apparence que la haine de la guerre et le culte de la crainte. Dans leur bonne foi évidente ils retombent dans un romantisme néfaste que le réalisme de la machine ne peut tolérer. « Homme au grand cœur, écrit Alphonse Séché, volonté tendue vers le bien, si tu n'oses saisir la hache et le fouet, si tu veux rompre mais ne romps rien, fais-toi ermite (5). »

J'aime le rythme haletant d'une âme qui se cherche, j'aime la course frénétique d'un cœur avide de trouver sa vérité et son salut, mais il doit au moins dire quel est son choix et le poursuivre désormais.

* * *

D'autres débattent de notre temps et de « l'ampleur étonnante bien plus vaste qu'avant la guerre, qu'y prennent les problèmes humains ». Il n'y en a que pour eux ; ils ont tout inventé. *L'Enquête sur la Monarchie*, les *Cahiers de la Quinzaine*, Péguy, Maurras et Sorel, ces précurseurs, pour eux, n'existent pas. Gens du monde, amis des réformes sociales, ils embrassent la profession de penser pour le prolétariat.

Tous internationalistes, — perdant leur temps dans la critique des responsabilités de la guerre, — ils font défiler tous les bobards, proclament les mythes périmés de la lutte des classes ou de la grève générale. Qu'est-ce que le pays va faire de ces articles de musée, quand, dans les congrès, les militants s'écrient : « Notre tactique ne porte plus, la jeunesse ne nous suit plus, nous ne pouvons plus invoquer l'Internationale puisque, depuis Hitler, l'Internationale est morte, agissons donc dans le cadre national (6). »

(1) HENRI MASSIS, « Reconstruction », *Revue Universelle*, t. XLVII, pp. 237, 239.

(2) Discours de réception à l'Académie française.

(3) HENRI MASSIS, « Une Génération qui s'abandonne », *Revue Universelle*, t. XLVIII, p. 230.

(4) ANDRÉ ROUSSEAU, « Le Nœud de Vipères », *Revue Universelle*, XLIX, p. 240.

(5) IDEM, *ibid.*

(1) HENRI MASSIS, « Reconstruction », *Revue Universelle*, t. XLVII, p. 247

(2) IDEM, « Une Génération qui s'abandonne », *Revue Universelle*, t. XLVIII, p. 232.

(3) IDEM, « Reconstruction », *op. cit.*

(4) IDEM, *ibid.*

(5) ALPHONSE SÉCHÉ, *Le Dictateur ou l'Homme de la République*, p. 53.

(6) Voir dans la *Revue catholique des idées et des faits* l'amusante critique de FERNAND DESOY, sur « Tendances ».

D'autres prêchent la vie spirituelle et la vie en profondeur, ils vivent dans l'utopie de la Cité chrétienne. S'agit-il de sauver le pays ou de le catéchiser?

* * *

La bataille des jeunes reste stérile. Comme en 1830, elle est surtout littéraire.

Ainsi, enfermés dans leur cénacle, se perdant dans le byzantisme de leurs discussions stériles, ils donnent satisfaction à leurs tendances. Est-ce la crainte d'en sortir, de tenter l'action directe et de connaître l'écho de l'opinion courante?

Je voudrais me demander la cause de leurs sages inquiétudes, recueillir leurs recettes, décider si l'on sonnera le ralliement des dégoûtés du régime actuel à une politique de force ou s'il faut une soumission à la primauté du spirituel.

* * *

Ce n'est pas le lieu de faire ici l'éloge de la violence à la manière Quinton ou de Sorel, mais ces œuvres de force sont essentielles. « L'œuvre est toujours offerte et le risque est constant », a dit Péguy (1).

« Bernanos promet de dures fêtes aux jeunes gens d'aujourd'hui; peut-être n'y survivront-ils pas. » Du moins qu'ils les mènent selon leur cœur (2).

Rompre, c'est le goût du risque, la soif du pouvoir, la force d'âme et de caractère qui s'oppose au grand nombre. Rompre, c'est l'action, donner le ton, s'imposer, sortir du rêve, c'est agir sur les consciences affolées, les volontés désemparées et les passions morcelées. C'est jouer la partie décisive, « retrouver des raisons essentielles, viriles, totales de vivre et de mourir ». Rompre, c'est monter à cheval, commander, dominer la fortune comme une femme, — rompre, c'est marcher sur Rome...

* * *

Mais, qui marche sur Rome?

Rien d'étonnant à l'attitude d'attente de la jeunesse bourgeoise intellectuelle; car refuser le présent *statu quo*, c'est devenir révolutionnaire, même si l'on prend l'ordre comme drapeau.

La neutralité, la largeur d'idées, la supputation du relatif, la défiance de l'absolu, la charité chrétienne mal comprise, tout fut mis au service de l'union des partis, pour n'engendrer finalement que le doute, l'hésitation, la réserve sur le dogme, l'abandon de la politique, alors qu'il eût fallu la destruction des partis et l'intransigeance totale. Bien plus, un professeur de philosophie estima « que les sentiments nationalistes sont des sentiments d'un autre âge... : l'homme, en fait, est citoyen du monde! »

Dès lors, on comprend le mot de M. Mussolini s'adressant à Ludwig : « Il est difficile de devenir révolutionnaire, on l'est de naissance (3). »

Il faut donc en revenant à la métaphysique, au radicalisme et à l'intolérance dans les idées, lots des mouvements jeunes, ce sont leurs vertus.

* * *

Action.

Si vous le voulez, partons en voyage, voyons autour de nous les plans constructifs qui ont rallié la jeunesse. Russie, Allemagne, Italie?

Bolchevisme, nazisme, fascisme : trois mouvements où l'on

(1) Cité par HENRI MASSIS, « L'Héroïsme de Péguy », *Revue Universelle*, t. XLIX, p. 742.

(2) D'après J. DE MOMBRIAL, « Pâques françaises en Sicile », *Revue Universelle*, t. XLV, p. 636.

(3) *Entretiens avec Mussolini*, p. 80.

trouve quelque chose de vraiment neuf : le prestige de la jeunesse. Des patriotes enivrés qui se font de l'unité et de la dignité nationale, ou même de l'esprit de parti, l'idée la plus haute. Nous aimons cela.

Encore faut-il soupeser les valeurs et non pas s'en tenir à des opinions toutes faites, contradictoires et généralement sentimentales.

LE COMMUNISME.

Le collectivisme stalinien constitue un abri facile pour celui que hantent les scrupules sociaux. L'école règne sur un sixième du monde, elle prêche une morale politique appuyée sur une mystique de l'égalité. Il n'y a rien de neuf de Rousseau à Staline. La révolution russe crée un homme nouveau, fonde un univers séparé. Au milieu de frontières infranchissables le jeune Russe vit dans un monde clos asservi à un petit clan de profiteurs qui ont revêtu la défroque du tsarisme.

Avec la certitude du néophyte il adhère à une métaphysique, à une éthique opposées au reste de la société, celles du déterminisme historique — substance inerte s'il en fut (1).

« Le Russe n'est plus qu'une part responsable du tout. Le but décisif n'est plus le développement, le bonheur, le succès de l'individu, mais le développement, le bonheur, le succès de tous (2). »

Dès lors, exalté par une foi, une suggestion et un enthousiasme énormes et collectifs, le Russe ne se donne plus de mal dans l'ordre de l'esprit, il accepte la conscience tranquille de ne pas exister pour soi-même mais en fonction d'un système d'économie utopique.

« Forme de bonheur social, fatalité choisie » : il y a loin du bolchevisme actuel au matérialisme économique de Marx.

Incapables de protestation, se complaisant dans la servitude, privés par la dialectique bolchevique de la tentation même d'une idée de liberté, personnalité anéantie, domestiquée par nature et non plus par contrainte, que deviendront ces esclaves le jour où l'édification socialiste achevée, on rendra à chaque être — conformément aux principes — ses virtualités?

En vérité, le communisme constitue la plus grande faillite intellectuelle qui soit.

PAUL FRANCO.

(La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

La vie apostolique du Père Vallée

et
les expulsions de 1880⁽³⁾

1872-1880

« Le surnaturel est un domaine dans lequel il faut entrer à tout prix. Je ne comprendrais pas des baptisés qui ne se sentiraient pas au fond de l'âme le besoin de pénétrer, autant qu'il est en eux, les grandes choses créées par Jésus-Christ en toute âme. »

Ces paroles par lesquelles le P. Vallée ouvrait l'une de ses fameuses conférences, qui groupèrent pendant quatre années amateur du prédicateur l'élite intellectuelle du monde parisien,

(1) Voir THIERRY MAULNIER, « Nouvelles tâches de l'Intelligence », *Revue Universelle*, t. LV, pp. 498 et suiv.

(2) THIERRY MAULNIER, « Etude sur Klaus Menhart », *Revue Universelle*, t. XLIV, p. 361.

(3) Ces pages inédites sont extraites d'une *Vie du R. P. Vallée, dominicain*, qui paraîtra prochainement aux Éditions du Cerf, à Juvisy.

marquent à la fois la hauteur doctrinale de l'enseignement donné et la passion apostolique du prédicateur. Vers la fin de 1871, un jour que le P. Vallée descendait de la chaire de la Madeleine, le curé de la paroisse, l'entraînant à l'écart, lui dit : « Je rêve de fonder à la chapelle de l'Assomption des Conférences du dimanche pour les hommes, et je voudrais leur faire expliquer le Traité de l'Incarnation d'après saint Thomas. Voulez-vous être le prédicateur ? On devine si la réponse fut affirmative. Le P. Vallée se prépara pendant des mois, par la prière et par l'étude, à ce nouveau genre d'apostolat, cherchant à creuser toujours davantage le mystère adorable du « trop grand Amour ». Il disait volontiers que cette contemplation prolongée du Christ avait exercé sur sa vie d'une influence profonde, et il attribuait cette grâce, « l'une des plus grandes de sa vie », à sainte Marie-Madeleine, la patronne de l'église où il prêchait.

Les conférences de l'Assomption représentent un travail formidable d'acquisition personnelle et d'adaptation au milieu. L'auditoire, assez bigarré, comprenait des magistrats, des officiers, des hommes politiques, des philosophes, dont beaucoup n'étaient pas chrétiens. M. du Douët d'Arcq, qui avait instruit l'affaire Troppmann, y voisinait avec Emile Ollivier. C'est ce magistrat qui, après la première conférence, s'en fut trouver le P. Vallée à la sacristie et lui déclara : « Mon Père, vous avez en quelques minutes détruit l'édifice philosophique de toute une vie ». Persuadé que le relèvement national dépendait bien moins d'une reconstruction extérieure de la France que du redressement moral et intellectuel de chaque Français, le P. Vallée s'efforçait de transformer ses auditeurs en une élite de croyants. Nous touchons là le secret de son attrait pour les grandes intelligences qu'il a rencontrées le long de sa vie. Il les a toujours beaucoup aimées, à la condition qu'elles fussent sincères, et il cherchait à achever leur conversion philosophique ou politique dans le respect et l'amour de la vérité religieuse.

En 1872, la France traversait une période d'incertitude et d'irrésolution. Rien n'avait encore pris couleur, pas même la République, et la chute successive de quatre régimes en moins d'un siècle laissait comme héritage à la nation le scepticisme politique. Quant à la religion, tantôt maladroitement protégée par le pouvoir, tantôt gratuitement attaquée par lui, elle recrutait des adhérents plutôt que des fidèles. Et ceux-ci, gallicans ou libéraux pour la plupart, achetaient chaque jour le droit de croire par de nouvelles concessions. C'est l'heure que la négation rationnelle et la négation scientifique avaient choisie pour doubler de coups contre le surnaturel, et elles s'efforçaient de détruire le temple en sapant ses assises. D'aucuns se seraient préoccupés d'étayer l'édifice. Ce n'était pas la manière du P. Vallée. Il « sauvait par en haut », selon sa formule. Aussi le verrons-nous, dans ses différentes conférences, « remonter constamment aux sources ». Le texte des prédications de 1872-1873 et de 1873-1874, où le P. Vallée étudiait la genèse du Verbe et la procession du Saint-Esprit en Dieu, a été perdu. Mais nous possédons les conférences de 1874-1875, qui furent consacrées à expliquer la notion du surnaturel.

Le P. Vallée savait qu'en ouvrant la série de ces conférences il tentait quelque chose de très hardi. Presque partout, en France, l'enseignement doctrinal et la piété proprement dite, au lieu de s'alimenter l'un l'autre, occupaient des domaines nettement séparés. Il semblait que la théologie ne pût être comprise et goûtée que dans les séminaires, tandis qu'aux fidèles ordinaires suffisait un brouet pieux, dépourvu de toutes vitamines. Aussi, l'armature religieuse de la plupart des laïques ne résistait guère au choc de la première objection. Le P. Vallée avait été frappé de cette carence, dans les milieux qu'il fréquentait. « Combien il est rare, s'écriait-il avec tristesse, d'entendre une parole qui

prenne le Christ corps à corps en quelque sorte, et qui lui dise dans une lutte suprême, mais déterminée, comme celle de Jacob avec l'Ange, jadis : « Tu me diras tout ce que tu peux me dire. Je te connaîtrai autant que tu me connais, parce que tu m'as aimé assez pour que, dans la lumière qui viendra de toi, je te connaisse ainsi ».

C'est cette parole-là que le P. Vallée voulut donner à ses auditeurs de l'Assomption, et les ambitions qu'il avait pour eux ne furent pas déçues, parce qu'il leur présentait non pas un enseignement sec, mais une Théologie imprégnée d'amour. Dédaigneux des ornements de rhétorique — à peine trouve-t-on une description ou même une comparaison dans les centaines de sermons qu'il a prononcés —, il n'employait pour formuler sa pensée que les mots les plus riches de sens divin, ceux qui ouvrent directement sur la vérité. Les mouvements oratoires abondent dans ces conférences, mais ils n'ont rien d'artificiel ni d'excessif. C'est toujours le cri d'une âme qui déborde du « trop grand amour de Dieu », et qui voudrait, à n'importe quel prix, le communiquer aux autres. Nous espérons publier un jour les maîtresses pages de cette prédication. Disons seulement que le P. Vallée y étudia la vie surnaturelle sous toutes ses formes, dans ses rapports avec Dieu, l'homme et la société. Le 31 janvier 1875, à son dernier sermon, il voulut revoir avec ses auditeurs les sujets qu'il avait successivement traités devant eux, et les plaçant « sous la vision magnifique de ce que Dieu voulait créer en chacune de leurs âmes », il les adjura d'en tirer une résolution pour l'avenir, de croire désormais pratiquement au cœur de Dieu, par leur façon de parler, de juger, de se dévouer dans l'ensemble de leur vie quotidienne. Et il eut, en les remettant entre les mains du Dieu « qui croyait à leur résurrection », des accents tels, que ceux qui les ont entendus ne les ont jamais oubliés.

Vingt ans plus tard, le P. Vallée se trouvait un jour dans une réunion nombreuse, quand un jeune homme distingué, excellent chrétien, entendant le nom du dominicain, insista pour être présenté à lui : « Oh ! mon Père, s'écria-t-il, que je suis donc heureux de vous connaître ! Mon père m'a si souvent parlé de vous ! Il suivait assidûment vos conférences du dimanche, à la Madeleine, et il aimait à nous redire qu'il leur devait les convictions profondes qui ont fait l'honneur et la joie de sa vie ! »

C'est là un témoignage qui prouve, avec beaucoup d'autres, que le désir exprimé par le P. Vallée, à la fin de ses conférences, avait été exaucé. Le succès de son enseignement ne prouve-t-il pas aussi qu'il n'est pas nécessaire, pour être compris, d'abaisser la parole de Dieu à un mode de pensée ou de parole transitoire, et que l'âme éternelle a besoin, pour vivre, d'un pain qui soit éternel aussi ?

* * *

Les Conférences de l'Assomption ne furent sans doute pas la seule prédication du P. Vallée pendant les années qui précéderent les expulsions, mais sa santé, toujours délicate, l'obligeait à de grands ménagements, et il passait presque tous ses hivers en Algérie. Lorsqu'il en revint (1880), définitivement guéri — du moins, il le croyait — et plein de joie à la pensée que ses forces recouvrées lui permettaient de remonter en chaire, les ennemis de l'Église mettaient la dernière main aux préparatifs d'une persécution qui allait, dans l'espace de quelques années, disperser les Congrégations, détruire l'enseignement religieux, et saper les bases du catholicisme en France. Cette histoire est assez mal connue des contemporains, peut-être parce que les aînés d'entre eux en ont été les témoins partiels, tandis que la jeune génération, ignorant les droits de l'Église, attribue à l'état de choses actuel une valeur de droit en même temps qu'une valeur de fait. Nous nous excusons donc de rappeler qu'au début de la Troisième République il y

avait encore compénétration officielle des institutions civiles et religieuses. L'Église, comme tous les grands corps de l'État, avait sa place marquée au Conseil supérieur de l'Instruction publique et aux Conseils académiques. La liberté de l'enseignement, assurée par les lois de 1850 et de 1875, permettait aux Congréganistes d'ouvrir des écoles publiques, et 3,400 frères d'une part, 15,000 religieuses d'autre part, distribuaient l'enseignement dans les écoles communales, dont beaucoup étaient reconnues d'utilité publique. Enfin, les congrégations avaient la charge de la plupart des hôpitaux. La franc-maçonnerie qui, depuis la Révolution, poursuivait son plan de déchristianiser la France, ne démasqua pas, tout d'abord, ses batteries, et, de 1871 à 1878, le nouveau régime entretenait avec l'Église des rapports à peu près courtois, « qui avaient, note le duc de Broglie, l'incertitude et l'incohérence des demi-mesures et des demi-courages ». La guerre véritable ne s'ouvrit qu'après les élections de 1879, à la défaite des « notables ». A partir de cette date, grâce à l'agitation antireligieuse entretenue à Paris et dans les campagnes par Gambetta, Ferry, Paul Bert, les lois contre l'Église se succèdent sans interruption. C'est d'abord l'exclusion des évêques des Conseils de l'Instruction publique, avec la suppression des jurys mixtes, et la défense aux établissements catholiques de prendre le nom de Faculté ou d'Université, et de donner à leurs diplômés le titre de licence, baccalauréat ou doctorat (17 juillet 1879). Vient ensuite la discussion du fameux article 7, qui enlève aux Congrégations le droit d'enseignement, sous le prétexte odieux que ce droit n'existe pas pour les étrangers. Grâce à la cohésion de toutes les forces catholiques, l'article 7 est rejeté, mais le gouvernement obtient le résultat qu'il cherche en publiant le 29 mars 1880, à l'*Officiel* (1), les « Décrets » qui jettent dans la rue, sans pain et sans asile, 9,000 religieux et 10,000 religieuses. Cependant, la mesure n'est pas la même pour tous. Tandis que la Société de Jésus est dissoute sans appel, une clause hypocrite laisse entendre que certaines congrégations pourront être autorisées, si elles le demandent. « L'Église, atteinte en plein cœur, se leva tout entière », écrit Lecanuet. D'un bout à l'autre de la France, les chefs des Associations religieuses se pouvoient devant les tribunaux, et 400 magistrats, forcés de requérir contre leur conscience, démissionnent. Quant aux Congrégations, elles se solidarisent avec les Jésuites. Un moment, cette unanimité et la réprobation de la France catholique ou simplement honnête intimident Freycinet et Grévy. Mais les Loges ont parlé : il s'agit pour le gouvernement d'obéir. Le 29 juin 1880, en pleine nuit, tous les Jésuites de Paris et de la province sont violemment expulsés de leurs demeures. Les mêmes scènes se reproduisent le 4 novembre, où, toujours pendant la nuit, les commissaires, officiers de paix, agents et pompiers forcent la porte de onze couvents de Paris et en chassent les religieux.

C'est là, dans son couvent de la rue Jean-de-Beauvais, que nous retrouvons le P. Vallée. Il n'a pas passé seul cette veillée douloureuse. Deux amis fidèles sont accourus pour partager sa cellule et lui apporter, à défaut d'un concours matériel, l'appui de leur protestation indignée. Ce sont MM. Henri Cochin et Henri de Lassus. Une affection ancienne unissait le P. Vallée à la famille Cochin, et il aimait à retrouver dans les fils d'Augustin et de celle qui fut la compagne de sa noble existence l'écho profond et éloquent de cet amour de Dieu et de la Patrie qui sont chez eux un patrimoine de famille. Quant à Henri de Lassus, dont le P. Vallée a pu dire : « C'est la conscience la plus droite et la plus scrupuleuse qui soit », il l'avait connu à Alger dans l'hospitallerie demeure du général Boissonnet, qui commandait la garnison. Témoin de l'idylle qui s'ébauchait dans les beaux jardins de la ville entre le jeune avocat et la fille du général, le P. Vallée s'était fait l'allié

d'un cœur dont il appréciait toute la droiture, et un peu plus tard il félicitait les deux époux.

Mais aujourd'hui le décor a changé, et c'est l'heure de l'agonie. Que de souvenirs remplissent le cœur des trois hommes réunis dans cette étroite cellule ! Le couvent où ils se trouvent a été fondé par le P. Souaillard, l'un des fils de l'illustre P. Lacordaire. Il a abrité le travail du P. Monsabré, une des gloires de l'éloquence française, et pour cet autre homme illustre que fut le P. Didon il a été non seulement l'oratoire où il se recueillait, mais encore le cabinet où il rédigeait ces notes lumineuses qu'il prenait aux cours de Claude Bernard, ou devant les expériences de Pasteur.

* * *

Ainsi, les Dominicains, héritiers d'une tradition glorieuse, se dévouent depuis cinquante années pour l'Église et pour la France, et, dans quelques minutes, cinquante ans d'efforts seront anéantis. Qu'aurait dit la grande âme d'Augustin Cochin, l'ami fidèle du P. Lacordaire, s'il avait assisté à cette violation du droit ? La douleur qui étreint ces cœurs d'hommes se mêle à la colère, car s'il est naturel d'être frappé par l'ennemi du dehors, le coup paraît presque intolérable lorsqu'il est porté par un concitoyen. Cependant, à aucun moment — nous en avons pour garant leur témoignage — ces grands chrétiens n'ont abandonné les régions supérieures où la volonté de Dieu fait loi et est obéie sans discussion. Aussi, le P. Vallée, prêchant quelques années plus tard sur les Béatitudes (7 janvier 1894), a-t-il pu dire : « Nous rencontrons la persécution, mes frères, je puis même dire que nous l'avons rencontrée, et, en dépit de la persécution, on ne trouve sur nos lèvres que les paroles de saint Paul : « *Non angustiamur*. Je n'éprouve pas d'angoisse. » La mort a l'air de se faire en moi... Au fond, c'est la vie divine qui grandit. Pourquoi ? Parce que nous nous rappelons la parole du Christ : « Bienheureux les persécutés. » Parce que saint Pierre a dit : « Tout ce qu'il y a d'honneur en Dieu, tout ce qu'il y a de gloire, de puissance, de vertu en Lui, tout cela est sur les persécutés. » Bien plus, l'esprit même de Dieu repose sur nous. » Voilà pourquoi nous dirons jusqu'à la consommation des siècles, quels que soient les maux qui nous atteignent, nous dirons que nous sommes des bienheureux.

S'il croyait à la bienfaisance de la persécution, le P. Vallée croyait aussi, d'une foi inébranlable, aux revanches de l'avenir. « Malgré tout, je veux vivre, écrivait-il, et tant que cette volonté, née de Dieu en moi, demeurera, les coups, si durs soient-ils, seront plus apparents que réels, et ils ne serviront qu'à préparer des lendemains meilleurs. »

La veillée des trois amis s'était prolongée jusqu'à 5 heures du matin, et il semblait que, cette nuit-là encore, l'alerte dût être vaine, quand soudain, dans la rue solitaire, « ils entendent des pas nombreux. Nul doute, c'est la police. En effet, par la fenêtre de la cellule, ils aperçoivent des hommes munis de torches et armés de gourdins qui se dirigent vers le couvent. La porte principale vole en éclats sous la hache, la porte du parloir est enfoncée. Le P. Jouin, prieur, à qui son courage a valu la Croix de la Légion d'honneur en 1870, proteste contre l'envahissement, et rappelle que l'excommunication tombe sur plusieurs des exécuteurs et sur leurs enfants. Il est entouré d'amis parmi lesquels on remarque M. Buffet et M. Blin de Bourdon. Ceux-ci sont expulsés tandis que le commissaire, M. Cotton, appose les scellés sur la porte de la chapelle, à côté des scellés de la Commune, dont l'empreinte subsiste encore. Puis il se dirige vers les cellules des religieux, avec son cortège d'officiers de paix, d'agents, de pompiers, et fait briser tour à tour chacune des portes que l'on refuse d'ouvrir. Cette sinistre besogne durait depuis deux heures, quand le commissaire arrive devant la porte du P. Vallée. Sommé d'ouvrir,

(1) *Journal officiel*, 25 janvier 1880.

celui-ci refuse. La porte cède sous les coups, et le commissaire, dont tous les témoins s'accordent à signaler l'attitude « hautaine, amère et provocante », enjoint au P. Vallée de sortir, au nom de la loi. « Quelle loi? demande le P. Vallée. Vous entrez chez moi dans des conditions illégales. » Il fait alors entendre sa protestation officielle, mais il est interrompu par le commissaire qui, remarquant la présence de MM. Cochin et de Lassus, leur dit avec emportement : « Messieurs, vous sortirez. Je vous ordonne de sortir. — Nous ne sortirons pas, répondent avec calme les deux jeunes gens. Nous sommes les hôtes du P. Vallée et du Père prieur, par conséquent nous sommes chez nous. » Furieux, M. Cotton fait avancer un agent, mais au moment où celui-ci va mettre la main sur M. de Lassus, le jeune homme lui dit : « Songez à votre conscience », et M. Cochin ajoute aussitôt : « Et à vos enfants qui rougiront un jour de votre nom. » La colère du commissaire ne connaît plus de bornes, et, se tournant vers M. de Lassus, il lui demande : « Vous dites, Monsieur, que mes enfants rougiront de moi? », et M. de Lassus, prenant à son compte la parole de son ami, réplique simplement : « Oui, Monsieur. » Mais M. Cochin s'interpose aussitôt : « Ce n'est pas mon ami qui a prononcé cette parole, dit-il, c'est moi. — Qu'on les enlève! » s'écrie le commissaire exaspéré, et, tandis que le P. Vallée est expulsé de sa cellule, les agents se précipitent sur les deux jeunes gens, leur mettent les menottes aux mains, bien qu'ils n'opposent aucune résistance « et, les tenant par les bras comme s'ils avaient été des malfaiteurs », ils les mènent au dépôt, où on les laisse trente heures avec les vagabonds, après les avoir fouillés jusque dans leurs souliers. On les ramène à l'audience dans le même appareil. Faut-il dire que cette audience fut un triomphe? Dans la salle comble, on remarquait, à côté d'anciens magistrats qui venaient de sacrifier leur carrière, un grand nombre de figures connues dans la politique et le journalisme. MM. Buffet, de Carayon Latour, d'Aygues-Vive, de Ressaygues voisinaient avec MM. Teste, Bataille, de la Brière, etc. Le P. Vallée et le P. Jouin portaient fièrement la robe blanche des Dominicains, à l'exemple du P. Lacordaire qui « recevant l'avis officiel qu'on ne le protégerait pas si on l'insultait dans la rue, se fit raser la tête et ne sortit plus qu'en habit ».

* * *

Après avoir jugé un certain nombre de marchands de vin et d'épiciers frauduleux, on en vint à l'affaire Cochin, et, d'un bout à l'autre de l'audience, l'auditoire manifesta si chaleureusement sa sympathie pour les accusés, que le Président dut faire évacuer la salle à plusieurs reprises. Il essaie naturellement de mettre les prévenus en contradiction les uns avec les autres, et félicite le P. Jouin de son attitude pacifique. Mais celui-ci réplique vertement : « S'il y a des hommes qui m'ont obligé à un respect tel que celui que j'ai montré, ce sont mes religieux. Vous voyez, Monsieur le Président, que je suis au regret d'être en complet désaccord avec l'éloge que vous voulez bien m'adresser ». Le P. Vallée est alors appelé. Lorsqu'il parut à la barre, sa haute stature, la dignité de son attitude, son visage jeune et fier, tout faisait penser à quelque figure échappée aux fresques de l'Angelico, et quand, de sa voix grave, vibrante, il prononça ces paroles : « Nous sommes d'un monde où l'on croit en Dieu, d'abord, et par conséquent au droit qui protège tout citoyen français... », il y eut soudain, dans l'enceinte de la justice, le silence solennel des églises où il prêchait. La plaidoirie de M. Choppin d'Arnouville s'appuyait habilement sur ce fait que le commissaire avait expulsé M. Cochin avant que celui-ci eût prononcé les paroles incriminées, et que cet acte était grave et punissable. « Permettez-moi, disait-il, de terminer par un mot. Je veux l'emprunter à l'admirable plaidoirie de mon éminent confrère, M^e Sabatier, qui, au nom de la conscience

publique, a eu le courage et l'honneur de dire, devant le Tribunal des Conflits, ces paroles que je retiens, et qui sont toute ma cause : « Jamais encore des citoyens français n'ont été saisis dans leurs domiciles et jetés dans la rue, comme nous venons de le voir! Jamais pareil outrage n'a été fait aux droits de la conscience et de la liberté humaine, dans une société civilisée et libre ». Et il concluait : « Oui, voilà l'outrage, voilà le seul outrage que je trouve dans cette affaire, et je comprends qu'il ait révolté le cœur d'un Cochin ».

M. de Lassus avait confié sa défense à M^e Carraby qui, dans un discours plein de science juridique et de verve, démontra le mal-fondé de la prévention. Il représenta son jeune client comme le fils de ces parlementaires de Toulouse qui, lorsque la Révolution sonna, ne cachèrent pas leurs opinions et moururent sur l'échafaud. Et après avoir rappelé la brillante carrière d'avocat de M. de Lassus et son séjour en Algérie, où il s'occupa d'une grande affaire patriotique et industrielle, à laquelle le Gouverneur Général lui-même voulut s'associer, il termina par ces paroles : « Non, les noms de Cochin et de Lassus ne sont pas fait pour créer des casiers judiciaires ». Il y eut alors un mouvement prolongé dans l'assistance, mais il ne fallait pas compter sur un acquittement. Condamnés, l'un à un mois d'emprisonnement, l'autre à quinze jours de la même peine, MM. Cochin et de Lassus en appelèrent de ce jugement, et, le 23 décembre, ils comparaissaient devant la Chambre des Appels de police correctionnelle à Paris. Là, M^e Choppin d'Arnouville n'eut pas de peine à établir que seule, parmi toute la magistrature, la 8^e Chambre du Tribunal de la Seine avait jugé avec cette sévérité. Mettant en parallèle, avec une cinglante ironie, les arrêts des diverses Cours, il fit ressortir l'incohérence de ces jugements, où la passion politique et le souci de l'avancement n'étouffaient pas toujours le cri de la conscience. Ainsi l'épithète de « canaille » et de « vaurien » appliquée aux agents coûte 16 francs d'amende à Marseille, tandis que celle de « galériens » n'est pas même retenue à Angers. « A bas les vidangeurs! » est taxé à 100 francs par la Cour de Toulouse, tandis qu'« A bas les crocheteurs! » est gratuit à Rennes. Il demande donc qu'à Paris aussi bien qu'en province on tienne compte de l'indignation légitime que des mesures aussi arbitraires provoquent chez les honnêtes gens.

La parole de l'orateur avait porté. La peine de M. Cochin fut réduite à quinze jours, et celle de M. de Lassus à huit, « considérant que tout en tenant compte de la gravité du délit, il y a dans la cause des motifs de nature à la faire modérer vis-à-vis des deux prévenus ».

De nos jours, où la valeur que l'on attribue au temps s'augmente de toutes les inutilités dont on encombre la vie, il est de mode de sourire de ces protestations platoniques qui, dit-on, furent du temps perdu. Nous ne pensons pas que la défense de la justice et de la liberté puissent jamais prendre ce nom-là, et le manque d'indignation qui accueille aujourd'hui tant de forfaitures prouve simplement que nous avons bu l'iniquité comme l'eau. Les réactions, jadis, étaient plus violentes, et le P. Vallée fut fier et reconnaissant toute sa vie de l'acte de courage de ses deux amis. « Ils ont fait de la prison pour moi », aimait-il à dire avec un accent plein de tendresse, et l'on sentait combien son cœur de prêtre et d'ami avait eu de joie de battre à l'unisson de ces nobles cœurs. Mais l'expulsion de la rue Jean-de-Beauvais lui causa une douleur profonde. Il eût aimé qu'une décision supérieure, ramenant les religieux dans leur couvent, chaque soir, au risque de les en faire chasser chaque matin, créât un mouvement d'opinion, capable d'intimider les persécuteurs. La vie conventuelle sans la vie en commun lui parut toute sa vie une épreuve très rude, et même un peu contre nature. Aussi profitera-t-il de toutes les accalmies, de toutes les possibilités, pour reconstituer ce qu'il appelait « des

couvents vivants ». En attendant, que de fois nous retrouvons dans sa parole et sous sa plume une protestation indignée contre ces lois d'exception dont lui et ses frères étaient victimes. Nous ne citerons que ce passage tiré d'un remarquable discours prononcé à Saint-Sulpice le 12 novembre 1893 : « On nous a chassés à peu près de partout, s'écriait l'orateur. On nous a chassés des écoles. On nous a chassés des hôpitaux, On nous a chassés du foyer, dans la mesure où on l'a pu. On nous a chassés de la tombe elle-même. On a cherché à écarter le Christ violemment de partout... Et savez-vous ce que disait le premier qui a lancé la violence contre nous, le premier qui a fait casser nos portes, savez-vous ce qu'il disait au soir des exécutions? Il disait en tremblant de stupeur devant tout ce qui venait de se dérouler, il disait : « Je n'aurais jamais cru qu'on me laisserait aller jusque là ! » Eh bien! oui! Nous laissons aller jusqu'au bout, nous, les catholiques, nous ne savons pas crier avec l'accent de ceux qui sont prêts à montrer qu'on ne marche pas sur eux, nous ne savons pas crier que nous avons des droits, et que ces droits seront respectés, et nous n'empêchons rien, alors qu'il y aurait, par l'accent seul qu'on y mettrait, il y aurait si bien moyen de les refouler loin de nos murs, et loin des portes de nos temples saints, de les avertir qu'on ne marche pas sur cela. Pourquoi n'avez-vous pas ces fiertés-là? Pourquoi n'avez-vous pas ce don de vous battre, d'être debout, debout toujours, pour le Christ Jésus qui vous a tant aimés?... Vous, les bénis du Christ, vous, trempés dans le sang du Crucifié, vous, dont les églises ne sont qu'un acte de foi, jailli de l'âme de vos pères, et jailli peut-être de votre âme à vous aussi, vous qui, par toutes ces pierres, criez merci à Dieu, criez que Dieu vous a aimés, comment, vous n'en avez pas le cœur plein assez pour pouvoir venir au seuil, là où le seuil est menacé, crier qu'on n'y touchera pas?... Qui donc êtes-vous? Quand le temple de Jérusalem fut menacé, quand ses destinées furent en jeu entre les Romains et les Juifs, il y eut onze cent mille Juifs qui se firent massacrer au seuil du Temple, et il fallut les broyer les uns après les autres, pour pouvoir incendier le Temple. Eh bien! les races capables de cela sont de belles races, et je croyais, mes frères, je croyais qu'il n'y avait pas de race belle sur terre comme la race des catholiques. Est-ce qu'il faudra pleurer sur cette race-là parce qu'elle ne saurait plus combattre? Elle a combattu pendant des siècles jusqu'au martyre, et elle passait si vaillante, le sourire aux lèvres, défiant la souffrance et la torture, elle passait l'âme en plein ciel et le cœur en communion avec le Dieu mort d'amour, elle était capable de tout, même de mourir d'amour!... Est-ce que nous serions dégénérés? Est-ce que nous n'aimerions pas notre Dieu comme nos pères l'aimaient, comme les grands témoins qui furent des martyrs surent l'aimer? Est-ce que nous ne défendrions pas notre Dieu?... Il faut aller jusqu'au bout, mes frères, parce que c'est une question d'honneur, en même temps que c'est une question filiale pour ceux qui comprennent le Christ, et sur ces deux terrains-là, je ne comprendrais pas qu'un seul de nous pût abdiquer jamais ».

BARONNE AMÉLIE DE PITTEURS.

Le cœur de la marquise

Tout le monde connaît l'histoire de ce petit garçon qui se coucha en travers de la porte pour que sa mère ne pût, sans passer sur son corps, s'en aller au couvent. Le fils de Jeanne de Chantal avait alors quatorze ans. Plus bouillant que sage, il eut une jeunesse assez orageuse. À peine était-il marié avec la douce Marie de Coulanges qu'il mourut, glorieusement d'ailleurs, sur le champ de bataille. Celse de Rabutin Chantal laissait une petite fille : Marie, la future marquise de Sévigné. L'enfant n'avait pas encore atteint l'âge de raison qu'elle devenait complètement orpheline. Ses grands-parents maternels la recueillirent, mais n'eurent pas longtemps la joie de la voir grandir. À leur mort, ce fut leur fils, l'abbé de Coulanges qui se chargea d'élever sa nièce. Il s'y prit à merveille, encore qu'il préférât, nous dit l'histoire, l'office aux offices, les gros repas aux longues oraisons. Cultivé sans être érudit, il donna à la jeune fille beaucoup mieux que des clartés de tout. Elle sut lire Virgile, en goûter les beautés. Elle lisait le Tasse dans la langue, parlait couramment l'espagnol, et nulle adolescente ne fut autant qu'elle passionnée d'histoire. Bien qu'elle prit rang, plus tard, parmi les Précieuses, c'en fut une à propos de laquelle ne se justifie guère le sens péjoratif attaché à cette qualité. Le « Bien-bon », comme elle appelait son oncle, sut en faire avant tout une jeune personne très équilibrée. Il avait voulu que l'oiseau pût ouvrir ses ailes et respirer le grand vent du large. Aussi ne l'avait-il pas mis en cage. En dépit de l'usage du temps, Marie de Rabutin Chantal ne fut coulée ni dans le moule de la Visitation, ni dans celui de Port-Royal, les couvents à la mode. Elle y gagna une belle indépendance d'esprit et une personnalité très épanouie. Rompue dès son enfance à l'art de la conversation, elle y étincela. Spirituelle, malicieuse, un tantinet caustique, elle eut bientôt une cour d'admirateurs. Tout le monde était attiré par ce délicieux papillon aux couleurs chatoyantes et qui se moquait si gentiment de ses adorateurs. Le papillon pourtant devait se laisser prendre aux dehors brillants du piteux Henri de Sévigné. L'amour, une fois de plus, mit sur les yeux d'une femme intelligente un bandeau. Celle-ci ne le put conserver longtemps. Elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait épousé un triste sire. Il jouait sans scrupules la fortune des Rabutin, menait joyeuse vie aux côtés de Ninon de Lenclos et des courtisanes célèbres de l'époque. Avec la plus amoureuse indulgence, Marie payait les dettes et pardonnait, « comme si cela dût lui passer ». Ce fut lui qui y passa. À propos d'une histoire de débauche, il provoqua en duel le duc d'Albret et y laissa la vie. Il n'y eut que sa femme pour le regretter. Elle eut un veuvage des plus dignes. Mûrie par les déceptions, plus séduisante que jamais, elle vit cependant revenir vers elle ses anciens prétendants. Elle les éconduisit, comme elle le faisait autrefois, par un trait désinvolte, par une répartie moqueuse. Du reste, ses soins et ses soucis avaient comme objet exclusif ses deux enfants : Marguerite et Charles. « Latone entre le jeune Apollon et la petite Diane », disait l'abbé Arnauld dans ses *Mémoires*. Ce devait être une œuvre parfaite que cette éducation par une mère elle-même si bien pourvue du côté de l'esprit. Il faut songer aussi à tout ce qu'il y avait d'enrichissement dans l'atmosphère intellectuelle de l'époque. Mme de Sévigné devait certainement s'être complu dans le *Discours sur la Méthode*, elle qui semblait aimer par-dessus tout les jeux de la froide logique. Les *Provinciales* venaient de paraître et la marquise ne céla pas son goût pour Port-Royal. À Vaux, elle avait

Avez-vous lu notre nouvelle rubrique hebdomadaire : EN QUELQUES LIGNES... ?

rencontré La Fontaine qui la charma. Partout elle proclamait son admiration pour les *Maximes* de son vieil ami La Rochefoucauld. C'était aussi les grands sermonnaires de l'époque qu'elle allait entendre, et Bourdaloue qu'elle s'excusait de tout particulièrement apprécier parce qu'il était « le plus janséniste des Jésuites ». Les enfants de Sévigné grandissaient dans ce cercle de gens érudits ou aimables qui fréquentaient chez leur mère. L'un et l'autre devaient en retirer une culture intellectuelle choisie. Leur formation morale, tout excellente qu'elle fût, donna des résultats moins heureux. Marguerite devint une jeune fille à la fois plus jolie et plus lettrée qu'affable. Hautaine et sèche, elle n'eut d'autre inspiratrice que la déesse Raison, sous les auspices de laquelle elle se maria avec le comte de Grignan. Son frère mena, avant d'épouser M^{lle} de Maureon, une existence qui ne laissait pas de rappeler celle de son père. Leur mère resta cependant leur meilleure amie. On sait vers lequel de ses enfants allèrent ses préférences, son culte pour M^{me} de Grignan et comment sa correspondance à celle-ci l'illustra. Tel était l'attachement de M^{me} de Sévigné pour sa fille qu'elle accepta même de modérer ses affections de grand-mère, pour plaire à son idole, laquelle semble avoir eu pour certains de ses enfants d'impardonnables rigueurs. Ce fut d'ailleurs son dévouement à sa fille qui fit contracter à la marquise la maladie dont elle mourut à soixante-dix ans. Sa fin fut des plus édifiantes. Elle laissa aux siens, à tous ceux qui la connurent, le plus attendri des souvenirs. Le chevalier de Perrin la fit entrer dans la gloire en commençant, dès 1734, la publication des *Lettres*. Ainsi M^{me} de Sévigné vint-elle jusqu'à nous, mise par la plupart des critiques au premier rang des épistoliers de tous les temps.

* * *

Après beaucoup d'autres et non sans art, Cécile Gazier vient d'écrire une biographie de la célèbre marquise (1). Elle redécouvre celle-ci sous un aspect qui lui semble avoir été négligé : une extraordinaire capacité d'aimer. Voilà qui l'autorise, croit-elle, à mettre son héroïne dans cette « Collection des Grands Cœurs », où furent à bon droit exaltées plusieurs saintes comme Catherine de Sienne, Jeanne de Chantal, Jeanne d'Arc.

C'est bien à partir de là qu'il est difficile de se sentir d'accord avec M^{me} Gazier. Le ton hagiographique de son livre prouve d'abord qu'elle a confondu les genres. Le louable enthousiasme qu'elle porte à son sujet l'incite à canoniser d'emblée une femme qui eut sans doute une noble existence et un beau talent, mais qui fut une chrétienne quelconque. L'erreur de sa biographe est précisément de vouloir nous faire partager ses sentiments apologetiques en insistant sur les circonstances extérieures d'une vie qui ne force pas notre édification. En somme, on voudrait nous faire juger par le dehors ce qui ne se peut estimer que par le dedans. C'était une étude psychologique qu'il eût fallu pour nous convaincre des mérites surnaturels d'un cœur prétendument illustre. Pour éveiller véritablement notre intérêt, il importait de projeter un peu de lumière sur les mystères de ce cœur que n'éclairaient pas à suffisance les événements. Je ne me dissimule pas la difficulté de pareil travail. Difficulté qui résulte et du caractère et du personnage. Les sources psychologiques ne manquent pas, si tant est qu'on puisse se référer aux *Lettres*. Mais ces dernières ont un tel apprêt, une sorte de naturel à ce point « joué » qu'on est bien obligé de révoquer en doute la profondeur des sentiments qui les dictèrent. En vain cherche-t-on sous cet entrain, cette « branche », sous ces descriptions figées pour la galerie, la richesse et la chaleur d'une vie intérieure.

Nous sommes éblouis par un feu d'artifice; nous ne sommes

(1) Écrit par Flammarion, dans la « Collection des Grands Cœurs ».

jamais réchauffés par une flamme. Même lorsqu'il lui faut prendre une attitude intellectuelle, l'excellente épistolière ne se laisse guère déborder. Le jeu des idées l'intéresse en ce qu'il met aux prises des adversaires; nous dirions aujourd'hui : « spectaculairement ». Il faut reconnaître qu'il lui est arrivé de prendre courageusement parti. On ne peut lui dénier une belle loyauté dans l'amitié. Toutefois, et le plus souvent, elle demeure à la surface des choses, badine, conte des anecdotes à propos de celui-ci ou de celui-là, et s'arrête à la sensation, ne s'inquiétant jamais de découvrir le dessous des cartes. Ce qui pourrait étonner chez une femme de cette culture, si nous ne trouvions pas dans son tempérament, dans une sorte d'équilibre excessif, pléthorique, ce qui revient à dire dans un manque de passion, l'explication la plus vraisemblable.

Pour nous persuader que la marquise eut en vérité un cœur innombrable, Cécile Gazier nous la montre toute à ses enfants, toute à ses amis, dans diverses circonstances. L'argument est dangereux en ce qui concerne du moins l'amour idolâtre que M^{me} de Sévigné eut pour sa fille. Jeanne de Chantal avait marché sur son fils pour aller à Dieu. M^{me} de Sévigné avoue que sa fille occupe la première place dans son cœur : « Laissez-moi vous aimer jusqu'à ce que Dieu vous ôte un peu de mon cœur pour s'y mettre. C'est à Lui seul que vous céderez cette place ». Elle accepte, avec une louable humilité sans doute, mais en reconnaissant le fait, qu'un prêtre ne lui permette pas de communier parce que son esprit, tout rempli de M^{me} de Grignan, n'était capable d'aucune autre pensée. Que ce soit là du sentiment maternel porté au sublime, nul jugement sain ne l'admettra.

Il l'admettra moins encore quand il devra constater qu'à ce culte la marquise sacrifie parfois des principes élémentaires de morale. Qu'on relise à ce propos la lettre où elle morigène son gendre et fait ses doléances à sa fille à propos d'une nouvelle naissance qui pourrait fatiguer la comtesse et inquiéter sa mère. Quand la jeune Marguerite est présentée à la Cour, Louis XIV est ébloui par sa beauté. Il s'en faudrait de peu pour qu'une nouvelle « grâce » fixât les regards du roi. M^{me} de Sévigné veille, préserve son trésor du Lion amoureux et fuit la Cour. Ce trait de morale négative n'est pas, quoiqu'on nous le veuille faire accroire, un témoignage qui suffirait à identifier un simple acte de prudence à un acte de sainteté. Il y a certainement quelque chose de très joli dans la confiance qui règne entre la marquise et son fils. Une mère qui sait être pour ses enfants l'amie à qui l'on peut tout dire comprend à coup sûr son rôle d'éducatrice. Charles ne cèle rien à la sienne de ses débauches et de ses orgies en compagnie de la courtisane qui avait déjà traversé l'existence de son père. Je ne voudrais point dire qu'en accueillant ces confidences, en les rapportant parfois à sa fille, M^{me} de Sévigné ait fait preuve d'un laxisme blâmable. Elle est d'ailleurs une confidente habile et dont l'indulgence n'approuve pas. Toutefois elle paraît avoir accepté d'un cœur bien léger que son fils jette sa gourme et qu'il use sa jeunesse dans des aventures fort peu reluisantes.

* * *

Ces quelques réflexions ne tendent pas à diminuer le modèle de bon sens, de noblesse, voire de vertu, que nous propose Cécile Gazier. Elles veulent seulement souligner, je le répète, le caractère excessif d'une apologie qui dépasse la vérité et la mesure. En plaçant Sévigné dans la galerie des femmes qui se sont illustrées par le génie du cœur, sa biographe n'a pas respecté les droits d'une saine hiérarchie. Génie : le mot est bien vite épinglé sur la poitrine de celle que Jules Lemaire appelait, non sans esprit : « la grosse mère La Joie ». Du talent, beaucoup de talent; une intelligence supérieure servie par un bon sens à toute épreuve;

une largeur de vues, une indépendance absolument sympathiques : les qualités sont du meilleur aloi. L'épistolière est de marque, encore qu'il y ait eu, avant elle et après elle, des femmes qui surent écrire, ne l'oublions pas, des lettres d'une forme tout aussi aimable et combien plus profondes, plus vibrantes que les siennes.

Le livre de Cécile Gazier, dont le style est des plus charmant et la construction des plus heureuse, contredit malgré lui ce qu'il voulait démontrer. Il n'est que de le lire pour se convaincre que la vie de M^{me} de Sévigné, c'est l'histoire d'une époque, l'histoire d'un témoin, mais non point l'histoire d'un cœur.

JEANNE CAPPE.

Liège

et le

Collier de la Reine⁽¹⁾

L'affaire dite du Collier de la Reine avait, alors, un grand retentissement dans toutes les Cours et les capitales européennes; il semblait vraiment qu'elle inaugurerait l'ère du roman-feuilleton. Le sujet n'avait-il pas de quoi passionner les imaginations sensibilisées à l'exès par *Clarisse Harlowe*, la *Nouvelle Héloïse*, la *Religieuse*, et tout un dérèglement de l'esprit qui annonçait l'avènement du romantisme : un grand aumônier de France, le prince Louis de Rohan, archevêque de Strasbourg; une comtesse de la Motte, en qui bouillait, disait-on, le sang des Valois; le fameux magicien Cagliostro, grand Cophte du rite égyptien dont il était le fondateur; un collier de diamants d'une valeur de seize cent mille livres, un bosquet de Versailles au clair de lune et la reine de France, bergère du hameau de Trianon? Vraiment, les amateurs de nouvelles en eussent-ils pu espérer davantage et même autant?

Liège avait des raisons plus spéciales de s'intéresser à cette aventure. Le cardinal de Rohan, grand aumônier de France, n'était-il pas chanoine tréfoncier de la cathédrale Saint-Lambert? Cette prébende n'était pas la moindre parmi les nombreux bénéfices que son esprit d'intrigue avait su donner en pâture à son avidité. En outre, l'un des deux joailliers de la Couronne, qui avaient monté et livré le fameux collier, était de Liège, sinon du moins le parent de Bassenge, le tribun liégeois qui réclamait l'abolition des privilèges.

Le Parlement de Paris était saisi de l'escroquerie du collier.

Le cardinal de Rohan, amoureux de la reine, mais plus, sans doute, d'ambition que de cœur, aurait voulu devenir son ami et, par son influence, gouverner l'Etat comme l'avaient fait les cardinaux de Fleury, Mazarin et Richelieu, comme l'avait tenté le cardinal de Retz. *Quo non ascendam?* se disait-il, à la façon de tous ceux qui cherchent à pratiquer l'art de parvenir. Mais il était indifférent à Marie-Antoinette.

La comtesse de la Motte-Valois, qui avait épousé un comte d'industrie, était parvenue à capter la confiance du grand aumônier, ce qui n'offrait guère de difficultés, car cet intrigant était d'une crédulité excessive et prenait souvent ses désirs pour la réalité.

La comtesse de la Motte-Valois avait promis de s'entremettre pour le faire entrer dans les bonnes grâces de la reine, qui ne lui accordait aucun regard favorable, tout grand dignitaire qu'il fût de la Couronne. L'aventurière que Cagliostro avait rencontrée,

habillée en homme, dans le palais archiépiscopal à Strasbourg, avait donc assuré à Rohan qu'elle le raccommoierait avec la bergère de Trianon. Il y avait eu à la réconciliation quelques préliminaires. C'est ainsi que, par une soirée du mois d'août 1784, le cardinal avait été conduit dans un bosquet voisin de l'Orangerie pour voir la personne dont il attendait l'amour et la gloire. Une femme qu'il croyait être Marie-Antoinette lui apparut. Il tomba à genoux devant elle. Elle était voilée d'une *thérèse* qu'elle écarta du bout de son éventail, et lui montrant, de l'autre main, une rose :

— Vous savez ce que veut dire ceci, murmura-t-elle d'une voix timide.

Puis elle s'enfuit pareille à la nymphe Galathée, laissant son interlocuteur, ivre de joie, rêver qu'il était assis dans le fauteuil de Mazarin, maître de la France, avec pour maîtresse Marie-Antoinette d'Autriche au lieu d'Anne d'Autriche, ce qui était pareil, au prénom près.

Mais bientôt, il avait été assailli de demandes d'argent par la comtesse de la Motte; c'était, disait-elle, de la part de la reine. Il y en eut d'abord pour cinquante mille livres destinées à secourir une famille nécessiteuse qu'elle protégeait, puis pour cent mille dont elle avait un urgent besoin pour boucher quelques trous. Et le jobard de « casquer » sans méfiance!

Cependant ce prélat magnifique ne voyait pas l'effet de ses générosités. A ses propres yeux comme aux yeux de tous, de la Cour et de la ville, il continuait à être traité avec une indifférence dédaigneuse par celle qu'il croyait son obligée. Et cela n'entamait point sa crédulité; l'enjôleuse savait tellement bien lui dorer la pillule qu'il l'avalait sans le moindre effort.

Sur ses entrefaites, les joailliers de la Couronne, Boehmer et Bassenge, avaient monté un superbe collier de diamants « en esclavage ». La reine l'avait admiré, certes, — eût-elle été femme sans cela? — mais quand le prix de seize cent mille livres avait résonné à son oreille, elle s'était écriée :

— Je n'ai pas besoin de ce collier. Pour une pareille somme nous aurons un vaisseau de ligne.

Pour la prétendue Valois qui vivait dans la domesticité de la souveraine, le collier fut une illumination. Avec lui, elle tenait le moyen de faire fortune par une intrigue habilement conduite. Elle n'eut aucune peine à persuader à sa dupe que la reine désirait éperdument ce collier, mais que l'état de sa cassette ne lui permettait pas en ce moment de l'acquiescer. Celui qui l'aiderait à entrer en possession de ce joyau tant convoité aurait des droits imprescriptibles à sa reconnaissance. Le cardinal donna tête baissée dans le panneau, d'autant plus facilement que la comtesse de la Motte lui remit un billet signé de sa maîtresse disant qu'elle désirait acheter ce collier par tempérament.

Rohan prit donc arrangement avec les joailliers. Il y aurait quatre versements de trois mois en trois mois à partir du 1^{er} août, d'un import de quatre cent mille francs, moyennant quoi Boehmer et Bassenge livrèrent le collier au grand aumônier de France.

Celui-ci raconta qu'il l'avait porté sans retard à Versailles, chez M^{me} de la Motte, dans l'espoir que la reine viendrait elle-même en prendre possession, lui exprimer sa gratitude et remettre entre ses mains les destinées de la France. Mais à la place de Marie-Antoinette, ce fut un homme tout de noir vêtu qui se présenta, montrant un billet signé par lequel la souveraine enjoignait de remettre le joyau au porteur. Ce manège n'avait point paru bizarre au prélat tant l'aventurière avait l'art d'entretenir le mirage à ses yeux.

La première échéance arriva sans que Rohan eût constaté chez la reine le moindre retour de faveur envers lui. A ses révérences et à ses sourires entendus, elle ne répondait que par un salut très sec, ne se prêtant à aucun échange de propos.

Menacé de poursuites en exécution de ses engagements, le

(1) Pages inédites d'un livre intitulé : *Liège à la France* qui paraîtra prochainement aux Editions de Belgique.

cardinal montra aux joailliers les billets de la reine. Ils n'hésitèrent pas à les reconnaître pour des faux grossièrement fabriqués.

Alors le dupé, déçu dans ses plus chères ambitions, celles d'être l'amant d'une reine et de gouverner l'Etat, n'hésita pas à compromettre celle dont il avait espéré la conquête en s'adressant au Parlement parce que ce corps d'ambitieux, de prétentieux, de prévaricateurs et de grippe-sous dont la vénalité était devenue proverbiale, faisait de l'opposition à la royauté.

Cette histoire passionnait Liège, et la divisait.

Les chanoines, par esprit de corps, tenaient pour le grand aumônier de France, que fort peu d'entre eux connaissaient. Ils étaient aussi heureux de croire qu'un membre de leur chapitre pouvait être l'ami de la souveraine du premier des royaumes de la chrétienté. Et sans doute l'auraient-ils soutenu envers et contre tous, s'il ne s'était agi de la fille de Marie-Thérèse, impératrice du Saint-Empire et reine de Hongrie.

Le populaire, à Liège, rejetait d'avance tout ce qui était contraire à la France.

* * *

Donc, au marché autour du Perron, sur la Batte, place Verte, dans la cour du Palais et ailleurs, on suivait passionnément les péripéties du procès du cardinal de Rohan devant le Parlement de Paris et chacun épilquait suivant ses sentiments. On connaissait l'opinion avantageuse des chanoines sur leur collègue, mais comme ils étaient, pour la plupart, adipeux et bedonnants, et hors d'âge d'être aimés pour eux-mêmes, on se gaussait de leurs illusions. C'est pourquoi, aux théâtres de marionnettes où l'on jouait, non seulement les légendes de la Table Ronde, mais aussi des pasquilles que les revues d'actualité d'aujourd'hui ne rappellent que faiblement, on voyait un tréfoncier prenant des airs de conquérant vis-à-vis de Geneviève de Brabant, un autre offrant à Isabeau de Bavière de partager son cœur, un troisième invitant de la tête Elisabeth d'Angleterre à faire un *a parte* avec lui dans la conlisse, un autre encore saisissant à pleins bras l'impératrice Catherine II de Russie, sans autre préambule. Et quand le roi Hérode invitait Tchanchet dans son palais, espérant tirer de lui des renseignements au sujet de la fuite en Égypte, le loustic sans vergogne lui demandait si la reine Hérodiade aurait l'honneur de garnir son lit à baldaquin, cependant que Philoquet jouait sur sa flûte des airs d'une ironie plaisante et que l'esprit liégeois s'amusait de la vanité des personnages.

L'esprit liégeois s'amusait, mais il s'amusait en fermentant, à la façon du vin de champagne. Depuis quelque temps, il n'avait point bouillonné. On a cru que c'est parce que, à la suite de ses nombreux tumultes, la ville glorieuse était devenue comme exsangue; depuis un siècle elle était plongée dans une sorte de torpeur consécutive aux grands traumatismes.

Maximilien de Bavière, comme tous les princes-évêques de cette maison, avait été néfaste au pays; il avait fait tomber les têtes de quelques bourgmestres, privé la bourgeoisie du contrôle qu'elle avait exercé de tout temps sur la gestion des deniers publics; la reddition de comptes communaux devait être faite, non plus aux bons métiers de la cité, mais aux délégués du prince; les franchises de la paix de Fexhe n'étaient plus qu'un glorieux souvenir.

Après une période d'agitation exaspérée, la notion de la liberté se transforme aisément chez l'homme en besoin de repos. D'autre part, les princes n'avaient point abusé du pouvoir dérobé à la cité par Ferdinand et Maximilien de Bavière; leur règne avait été paisible et même Velbruck, monté sur le trône épiscopal en l'an 1772, avait fait reflleurir le goût des arts qui semblait s'être assoupi avec les énergies des vieilles révoltes. Il avait fondé la société *l'Emulation* où se retrouvaient savants, humanistes, artistes, créé l'Académie des Beaux-Arts, et diverses écoles et une sorte

d'enchantement avait passé sur Liège, faisant de nouveau d'elle la *Florence du Nord*.

Le Louis XV liégeois s'était mis à fleurir et avait donné des meubles d'une grâce accomplie qui les font toujours rechercher par les amateurs comme des œuvres rares; sous les mains légères des artisans, le chêne ardennais avait pris des formes d'une élégance et d'une harmonie parfaites. Les verriers filèrent le verre avec autant de légèreté et de grâce que les dentellières qui, dans d'autres villes glorieuses, jouaient du fuseau pour composer de ces voiles admirables dont rêvait toute fiancée pour sa corbeille de noces. En recherchant notamment l'adaptation d'une verrerie, digne de celle de Venise, à leur amour pour le vin, ils firent merveille. Si le jus de la treille se mesure à la beauté du vase, on peut dire que personne n'a aimé le vin autant que les Liégeois.

Les autres arts appliqués prospéraient à l'unisson: la ferronnerie, la faïencerie, la gravure sur métaux y réalisaient avec la peinture et la sculpture. Quant à la musique on sait qu'à Liège, elle fait en quelque sorte partie de l'atmosphère et en ce temps-là Grétry, avec les *Deux Avars*, *Zémire et Azor*, *Richard Cœur de Lion*, applaudi et choyé à Paris pour le naturel de son expression et de l'adaptation scénique, portait haut le renom de la ville wallonne et enthousiasmait ses compatriotes.

En même temps, le passé, resté longtemps endormi, comme la Belle-au-Bois, se réveillait nimbé d'une auréole nouvelle. Saint Lambert, Noteer, la Warde de Steppes où les milices liégeoises s'étaient vengées du sac de leur cité et avaient forcé le duc Henri de Brabant à venir s'humilier dans la cathédrale et à implorer sa grâce après avoir remis en place le crucifix qu'il avait arraché de sa croix; Henri de Dinant et les franchises communales; le combat d'Aynechon et de Falloz à la place Verte, sous les yeux de velours de la belle Balbine; la mâle Saint-Martin où les chaperons blancs, tyrans des bons métiers, avaient été grillés comme des châtagnes dans l'église Saint-Martin. La longue querelle des Awans et des Warroux, Capulets et Montaigus de la principauté, Jean le Cruel et la bataille d'Othée; les Six Cents Franchimontois, aussi glorieux que les Spartiates de Léonidas; le sac de la ville par Charles le Téméraire, le Sanglier des Ardennes, la mutinerie des Rivageois, le meurtre du bourgmestre Laruelle et la vengeance que les métiers tirèrent de l'assassin, le comte de Warfusée; la querelle des Chiroux et des Grignoux et la mâle Saint-Jacques, la mâle Saint-Gilles et les derniers Grignoux. Ainsi l'épopée de Jean d'Outremeuse, de Jacques de Hemricourt, de Jean de Stavelot remplaçait plus souvent à la veillée les contes du loup-garou et les légendes de la Table Ronde.

Le programme de la société *l'Emulation* portait l'estampille de l'époque: aider la veuve, l'orphelin et le faible qui pourraient être accablés par le fort. Cela n'effrayait nullement Mgr Velbruck, dont le règne fit de Liège, pendant trop peu d'années, hélas! une sorte de république athénienne ou de Florence sous les Médicis. Ce charmant prince, qui s'entourait de musiciens, de peintres et de beaux esprits, mourut laissant d'autant plus de regrets qu'on lui donna pour successeur François de Hoensbroeck, dont l'austérité allait à l'encontre du sentiment liégeois.

* * *

Le mouvement artistique et intellectuel encouragé, sinon suscité par Velbruck ne lui disait rien de bon. Aussi se débarrassa-t-il sans retard de l'entourage de celui à qui il succédait.

La bouffée d'air frais apportée par Velbruck avait passé, on retombe maintenant dans une atmosphère où il sentait le mois. Du coup, les institutions fondées par l'évêque libéral firent figures d'opposantes.

Toute cité ecclésiastique est, par la loi des contraires, générale-

ment anticlérical. Liège, qui ne l'avait été jusque-là que fort modérément, le devint d'autant plus que l'Encyclopédie agissait sur elle et suscitait, dans le monde civilisé, un dynamisme tel qu'on n'en avait plus vu depuis les croisades. Le culte, qui apparaissait sous la forme de prébendes avec toutes les exactions qu'elles comportent, faisait tort à la croyance et la laissait facilement mettre en discussion. On se demandait en vertu de quel précepte évangélique les tréfonciers de Saint-Lambert, l'entourage de l'évêque, qui regorgeaient de biens, exerçaient encore des prélèvements sans cesse accrus sur les deniers publics. S'ils s'étaient contentés d'être de joyeux vivants aimant la bonne chère, personne n'y eût trouvé à redire, car le Wallon n'est pas bégueule et ne croit pas que pour aller retrouver saint Aubin au paradis, il faille se priver des bienfaits donnés à l'homme par la création. Mais en prenant des libertés et même des licences avec les enseignements divins, les prébendiers voulaient faire croire à la sacrosainteté de leur personne et à une sorte d'infailibilité, comme si le froc tenait lieu de perspicacité, de bon sens et de raison, comme si la tonsure les dotait, par derrière, d'un troisième organe visuel plus perçant que les deux autres. Le règne de Hoensbroeck et de ses favoris faisait renaître un anticléricalisme assoupi depuis plus d'un siècle et même oublié sous Velbruck.

Un des chanoines qui s'étaient le plus insinués dans la confiance du nouveau prélat pour jouir des faveurs du pouvoir, le tréfoncier Delcotte, arrivé à force d'intrigues à s'asseoir dans les stalles de chêne historiées de la cathédrale Saint-Lambert, entraînait ceux pour qui le cardinal de Rohan ne pouvait manquer d'avoir été l'ami de la reine Marie-Antoinette et sa victime dans l'affaire du collier, pour la raison essentielle qu'il était leur collègue.

Delcotte, fils d'un petit artisan du Luxembourg, se rengorgeait comme un dindon en parlant du prince-cardinal de Rohan, grand aumônier de France, ainsi que d'un copain dont il avait pris la protection. De même que ses pareils, il croyait se savonner ainsi de sa vilainie. Mais toute l'eau de la Meuse ne serait pas parvenue à le rincer à fond.

Il avait d'abord adopté le libéralisme du premier évêque dont il avait fait partie du chapitre, mais maintenant il emboîtait le pas au second dans les abus de l'allégeance religieuse pour des fins d'un intérêt de caste, de luxe et de domination.

Il n'y a que le génie qui soit profane. Si Delcotte pratiquait la politique opportuniste du doigt mouillé, il n'avait rien d'un Prêtre et se trouvait prêt à tourner à tous les vents comme une girouette, mais pour le plus grand bien de ses petites affaires personnelles. Il considérait, comme beaucoup de ses pareils à cette époque, que l'état ecclésiastique a sa fin en soi et non dans la religion; cet état avait perdu sa substance, ce n'était plus qu'une apparence sans réalité de même que le bureaucratisme d'aujourd'hui. Mais alors, pas plus qu'à l'heure actuelle, les dirigeants ne se disaient que, quand la machine de l'Etat tourne à vide et à faux, les cataclysmes sociaux sont proches.

Les gens qui sont disposés à l'indulgence, tant par penchant naturel que parce qu'ils savent que chacun de nous est plein d'imperfections, — et ceux-là seuls sont humains, car les censeurs qui, se vantant de connaître les hommes, en parlent avec un rictus amer, sont des prétentieux, des profiteurs, des hypocrites, et souvent le tout réuni comme dans la personne de Tartuffe, — estimeront peut-être que ce n'était déjà pas si mal pour un crotteux des Terres Pauvres d'être parvenu à s'installer confortablement dans une stalle de tréfoncier au chapitre de la cathédrale Saint-Lambert. Et pourquoi donc n'eût-il pu s'écrier, comme tout autre arriviste, la fameuse phrase latine tant de fois répétée depuis deux mille ans : *quo non ascendam?*

Aussi, pour se préparer à de nouvelles ascensions commençait-il à se faire appeler messire d'Elcott qui sentait agréablement son

origine écossaise pleine de distinction. Il faisait entendre que les Liégeois et les Ecossais avaient toujours eu de communes sympathies, notamment pour la France. Le roi Louis XI n'avait-il pas décrété que tous les Ecossais pouvaient être Français de droit sans autre formalité que de le dire? Quelques années après la révolution, Walter Scott ne devait-il pas donner du poids à cette assertion, en plaçant à Liège une partie de l'action de son célèbre roman *Quentin Durward*, où est exalté l'héroïsme antique des Six Cents Franchimontois?

Et même, pour se donner encore plus un parfum écossais, le messire avait été raccourci et le chanoine s'entendait appelé volontiers sir d'Elcott, ce qui lui paraissait fort gracieux et du meilleur aloi. Quand on descend des montagnes comme les Mac-Ilvaine, les O'Gilvie et autres higlanders et qu'on s'intitule pardessus le marché : chevalier du Saint-Empire romain, on peut se trouver en compagnie d'un Rohan, fût-il cardinal, grand aumônier de France et ami d'une reine?

Pour le fils d'un écorceur de chêneaux, qui avait débuté dans la vie en allant au cul des vaches, on peut dire que ce n'était déjà pas si mal et qu'il y avait plus loin de son point de départ à celui où il était à présent, que de la situation présente à celle qu'il comptait atteindre par la force tendue de sa vaniteuse ambition.

Comment avait-il déjà pu franchir un espace social aussi considérable? Curé dans une humble paroisse, il avait eu la chance de trouver parmi ses ouailles une veuve riche sans enfants et sans hoirs proches. Elle avait, par testament solennel, légué son avoir considérable en biens-fonds au chapitre de Saint-Lambert, à condition que l'abbé Delcotte serait pourvu du canonicat le plus prochain et qu'il serait l'usufruitier sa vie durant ou le prébendier de la donation, faute de quoi la succession lui reviendrait dans son intégralité, tant en propriété qu'en jouissance.

Comme bien on pense, l'imposante compagnie des tréfonciers l'avait accueilli à mains ouvertes.

On avait bien dit que le chanoine Delcotte était arrivé par la cote, mais ce facile jeu de mots avait vite fait son temps, surtout maintenant que sir d'Elcott s'était donné une allure si gentiment écossaise, avec, au surplus, le titre de chevalier du Saint-Empire qui sonnait bien, en attendant celui de chevalier de l'ordre de Malte qui avait un accent de crissade. *Quo non ascendam!* Le jeu de mots, quand il était encore hasardé, avait perdu tout air de malveillance et ne paraissait plus qu'un hommage rendu à un gaillard solide. Il aurait même pu faire davantage illusion, si quelque chose de la laderie paysanne ne lui fût resté collé à la peau comme une tunique de Nessus. C'est à cela, ainsi que nous l'avons déjà dit, que toute l'eau de la Meuse, jointe à celle de l'Ourthe, n'aurait pu rien faire : un homme peut être grossier, mal élevé, mal embouché, cela ne l'empêchera pas de passer pour un personnage et pourra même lui donner de l'importance aux yeux des jobards, mais il est convenu que la laderie est un signe indélébile de roture. Sans doute la garde qui veille au seuil des palais n'en défend-elle point les princes, mais la laderie paysanne a un caractère particulièrement mesquin qui se reconnaît aussitôt...

MAURICE DES OMBIAUX.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Les idées et les faits

Chronique des idées

La voix de nos Evêques

La Lettre pastorale du Cardinal Van Roey

Obéissant à une suggestion du Saint-Père qui l'entretenant en audience privée de la situation lamentable du monde, déclarait ne trouver d'autre remède que la prière aux maux qui nous étreignent ni d'autre moyen de conjurer ceux qui nous menacent, S. Em. le Cardinal-Archevêque de Malines n'a pas cherché ailleurs le sujet de son Mandement de Carême pour la présente année. Fidèle à la parole donnée au Pape, il nous transmet le message pontifical, mais en le commentant avec une ampleur qui fait de ce commentaire un petit traité complet, lumineux et substantiel, sur la *Prière*. Ces pages fortes et sereines révèlent une fois de plus cette ferme rectitude de l'esprit, cette plénitude de doctrine, cette magistrale élévation de la pensée et ce sens profond de la paternité spirituelle qui sont l'apanage du digne successeur du Cardinal Mercier.

La nécessité de la prière, sa puissance et les qualités qui la conditionnent, la pratique des divers modes d'oraison : c'est le partage de ce discours. Il est trop chargé d'idées pour que nous en donnions ici une analyse détaillée; nous nous bornerons à mettre en relief quelques points de cette vigoureuse synthèse.

Il faut prier, parce que Dieu le veut, Volonté notifiée à toutes les pages des Livres inspirés, promulguée par Jésus-Christ, par ses déclarations formelles, par son enseignement parabolique, en fait, par tant de miracles accordés à la prière, par son exemple surtout tant de fois répété. Volonté divine exprimée en termes pressants, réitérés, impératifs, irrésistibles.

Il faut prier, parce que notre nature l'exige. Elles ne sont pas si rares dans la vie les heures où nous n'en pouvons plus, où nous sommes ballottés par tant de vicissitudes, broyés sous le pressoir de l'épreuve, en butte à de tels assauts, en proie à de telles misères, livrés aux si redoutables menaces de l'inconnu, que nous nous sentons acculés à l'impuissance et presque au désespoir. C'est alors que du fond de nos cœurs opprimés jaillit le cri suprême de l'imploration, à ce point que des incroyants eux-mêmes ont lancé cet appel: « O Dieu, si vous existez, ayez pitié de moi! » C'est que l'impunité a beau dire, l'humanité, prise en masse, la horde satanique des sans-Dieu mise à part, ne peut se faire à la glaciale philosophie du déisme, à cette idée d'un Dieu, témoin solitaire et impassible au fond de son éternité et se désintéressant totalement de la marche du monde.

Malheureux ceux qui, luttant contre la destinée, ont fait taire la prière sur leurs lèvres. Heureux ceux qui, précipités même au fond de l'abîme, ont gardé la suprême ressource de l'appel au Père des cieux. La prière est la soupape de sûreté qui empêche l'explosion du désespoir.

La petite objection de quelques beaux esprits: « A quoi bon prier? Dieu sait tout, Dieu voit tous nos besoins », le Cardinal la rencontre utilement parce qu'elle donne lieu à d'importantes considérations.

Il leur répond que nous n'avons pas, en priant, la sottise prétention d'informer l'omniscient, mais que, en recourant à Dieu, nous entendons reconnaître notre dépendance totale envers la haute

suzeraineté du Créateur et Maître absolu. La prière-supplique n'est d'ailleurs pas toute la prière. Et, dans une éloquente énumération, le Cardinal déploie l'oraison dans toute son envergure. Il prie, celui qui adore les perfections divines, celui qui célèbre la gloire de Dieu dans ses œuvres, celui qui rend grâces à sa munificence, celui qui gémit sur ses iniquités.

On objecte encore: « A quoi bon prier, puisque notre prière ne peut ni infléchir la volonté de Dieu, ni le cours des événements immuablement prévu et arrêté par ses décrets éternels. » C'est ici, au contraire, fait observer le Cardinal, qu'éclate la puissance de la prière, puisqu'il a plu à Dieu de la faire entrer dans son plan providentiel et l'adjoignant aux causes secondes, de lui assigner une réelle causalité. « Nous n'avons pas dessein, en priant, de modifier les dispositions divines, mais nous prions pour obtenir ce que Dieu a décidé d'accomplir par le moyen des prières. » C'est le Docteur Angélique que le Cardinal fait parler en ces termes dont il m'est agréable de rapprocher une de ces sentences lourdes de pensées que Pascal griffonnait sur des bouts de papier. Se demandant pourquoi Dieu a établi la prière, il répond: « *Pour communiquer à ses créatures la dignité de la causalité.* » Ce qui veut dire que le grand Dieu ne veut pas faire en ce monde et en notre âme, tout à lui tout seul, qu'il daigne nous associer même à ses desseins. Loin de nous ravaler à la condition de la mendicité, la prière nous anoblit en nous donnant entrée au grand conseil. « La prière, écrit le Cardinal *in fine*, nous permet, en quelque sorte, de disposer de la toute puissance divine et de participer au gouvernement providentiel. » C'est ce qui faisait observer par l'abbé Vignot: « En nous promenant par le regard à travers la création, ou par l'intelligence à travers le monde idéal, nous éprouvons une joie que connaissent rarement les citoyens dans les villes et les Etats d'ici-bas, la joie de nous dire, devant tout ce que fait de beau ou de bien le gouvernement céleste: « *J'y suis pour quelque chose.* »

Et je ne puis résister à citer la conclusion si consolante que le Cardinal donne à cette première partie, en l'appliquant à la crise mondiale: « Souvent Dieu attend ce moment (où il est sollicité par des âmes priantes) pour accorder ses bienfaits à ceux qui les demandent, comme pour montrer que c'est Lui seul qui tient en mains nos destinées. Allez donc à Lui, ne vous laissez pas de recourir à sa miséricorde infinie. Si la société est bouleversée de fond en comble, si le monde chancelle sur ses bases, si des malheurs inconnus sont suspendus sur nos têtes, Dieu est là qui attend, peut-être, une croisade de prières, pour donner un cours nouveau aux événements, pour écarter les dangers, pour ramener le calme et le bonheur parmi les hommes. »

Comment ne pas reconnaître dans ce langage si noble, d'une si grande allure, d'un pathétique puissant et contenu, comme un appel d'En-Haut et un suprême avertissement?

* * *

Que peut la prière? Le Cardinal répond par un mot: Elle peut tout. Mais à de certaines conditions dont la première est la foi, la foi en Dieu, en sa toute-puissance, en ses interventions continues. Il faut croire, sans ombre d'hésitation, que notre prière est en mesure d'atteindre la Cause suprême et d'ébranler l'Eternel. Rares, je pense, ceux qui ont cette foi sans féture. Aussi longtemps que nous contemplant la toute-puissance de Dieu et de la prière

dans le ciel bleu de la théologie, nous affirmons sans hésiter; mais quand elles viennent en contact avec les réalités, les conjonctures présentes, alors notre foi facilement laisse pendre l'aile.

A la foi, il faut joindre l'humilité de la Cananéenne qui, traitée de chienne, accepte gaiement de pouvoir au moins comme les petits chiens se nourrir des miettes tombées de la table, l'humilité du centurion romain de Capharnaüm qui a ravi le Maître et dicté à l'Église sa formule liturgique de la communion : *non sum dignus*.

Foi intégrale, abaissement jusqu'au centre de la terre, persévérance ensuite, enseignée par la parabole de l'ami tambourinant à coups si redoublés à la porte de son ami déjà couché qu'il le force par son importunité à se lever et lui donner trois pains. Souvent, hélas, la parabole se retourne pour nous. C'est notre prière qui est paresseuse. L'Ami veille au dedans, prêt à nous accueillir, et c'est nous qui d'un pas traînant, la main molle et la voix ensommeillée, disait l'abbé Vignot déjà cité, venons nous échouer à sa porte. Avec quelle raison le Cardinal nous rappelle le mot du Christ : *Pulsate!* Frappez donc, frappez encore, ébranlez la maison, ne cessez de frapper à la porte de Dieu. Il faut qu'elle s'ouvre. A la triple condition essentiellement requise et suffisante à l'efficacité de la prière impétoire, pour la parfaire et la monter à son maximum, il faut joindre l'état de grâce, car la prière du juste fend le ciel comme une flèche et vole jusqu'au cœur de Dieu, surtout si la vitesse de cette flèche est accrue par les mérites du sacrifice.

Cela dit avec l'onction qui s'attache spécialement à la parole de nos Pères en Dieu, il est de la plus haute importance de connaître ce qu'il faut demander. Les réponses du Cardinal sont décisives. Demandez hardiment, avec la certitude de les obtenir, les biens spirituels, tout ce qui contribue à la conversion, à la sanctification des âmes, à la glorification de Dieu. Et le Cardinal sollicite ici la prière pour toutes les nécessités spirituelles des âmes, de l'Église, du Pape, à l'heure actuelle. *Et les biens temporels?* la santé, la prospérité, la terminaison de la crise? Mais, oui, demandez-les, mais tels qu'ils se présentent dans le plan divin, subordonnés à la fin dernière. Avec quelle opportunité le Cardinal met cette vérité capitale en pleine lumière. C'est un fait que même les chrétiens de notre temps, dévorés par les préoccupations de la vie terrestre se confinent de plus en plus dans la considération et la poursuite des biens de ce monde. Leur horizon est barré. La perspective vers l'éternité est coupée. Allons donc! Il nous faut, coûte que coûte, après notre bref passage ici-bas, rejoindre notre véritable patrie, prendre notre part — et c'est l'immensité — du bonheur infini de Dieu lui-même par la vision de son essence, il nous faut, à tout prix, être assez purs, assez saints pour entrer en possession de Dieu, et nous désaltérer enfin de la soif qui nous consume en buvant au torrent des délices éternelle.

Or tous les événements de notre vie sont assortis, ajustés par la Providence à cette fin sublime et Dieu seul connaît le chemin qui doit nous conduire sûrement au ciel. Seul il sait ce qu'il nous est indispensable de faire et de souffrir pour être à la hauteur de notre destinée. Et vous le voudriez, dit le Cardinal, assez cruel pour vous accorder le succès, le gros lot, la fortune, même si ces avantages font obstacle au salut de votre âme; pour vous épargner les peines intimes, les souffrances corporelles, la maladie, même si ces misères sont en mesure de purifier votre âme, de la libérer des attaches sensibles qui l'asservissent; pour retarder indéfiniment votre mort, même si la prolongation de votre existence met votre éternel bonheur en péril! *« Le bon Dieu seul sait tout cela. Il voit ce qui vous convient et ne vous convient pas. Il vous accordera ce qui servira à votre bien »*, tout ce qui coopère à l'œuvre infinie. Ne soyez pas surpris d'un refus qui sera compensé par une autre faveur plus précieuse. Est-ce que le Père n'a pas refusé au Christ agonisant d'écarter de ses lèvres la coupe de sa Passion, mais pour

lui donner la sublime énergie de secouer ses pleurs et d'aller offrir un regard limpide aux interrogatoires des juges, une face sereine aux soufflets et aux crachats, une chair intrépide, un corps héroïque aux fouets et aux clous des bourreaux?

Le Cardinal n'a pas omis de signaler que la primauté de la fin dernière domine autant que les individus, les nations elles-mêmes qui, certes, sont des sociétés temporaires et ne visent qu'à la félicité terrestre, mais dont la destination suprême est d'acheminer l'homme vers sa fin, de favoriser au moins l'obtention de sa fin dernière en écartant les obstacles qui l'en détourneraient. Nos prières pour la prospérité de la patrie reçoivent de ce chef une limitation. Il est clair, par exemple, que les intérêts matériels d'un peuple peuvent, aux tournants de l'histoire, pâtir des sacrifices nécessaires à la sauvegarde de la foi et que les prières adressées au Ciel pour lui doivent s'inspirer de cette nécessaire subordination.

On remarquera dans les avertissements pratiques la place faite à la prière mentale proposée avec préférence, me semble-t-il, pour la méthode affective. « Celle-ci consiste en un entretien pieux, amical, cœur à cœur avec Dieu, où se manifestent les sentiments de foi, de confiance, d'amour, de regret, de gratitude. »

En terminant cette Lettre qui honore autant le docteur, le théologien que l'ascète et le père, Son Eminence complète les paroles que j'ai citées plus haut par celle-ci : De grâce, employez donc ce moyen pour sauver le monde qui s'engloutit! Criez à Celui qui « commande aux vents et aux flots et qui semble dormir dans la nacelle ballottée par la tempête : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! » Ayez une confiance aveugle en sa bonté, pour qu'il n'ait pas à vous reprocher, comme à ses apôtres, votre manque de foi ».

Il est bien remarquable, en effet, qu'avant même de gourmander le vent et les flots, le Maître dit à ses disciples : « Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous? » Avoir Jésus à bord et trembler! Quelle pusillanimité, en effet, et quelle frayeur naïve d'avoir peur même pour lui, car ils l'associent à l'idée même de leur propre danger : « Domine, perimus! » crient-ils. « Seigneur, nous périssons, nous, et vous avec nous! »

Ce n'est pas à cette prière peureuse que le Cardinal nous convie. « Répondez à l'appel du Vicaire de Jésus-Christ, et, tous ensemble, avec ferveur, avec humilité, avec une persévérance que rien ne lasse, faisons violence au Ciel! »

Il y a dans cet appel un généreux élan vers le triomphe, l'espoir assuré et déjà l'allégresse à la pensée de l'infailible et prochain rassèrnement du ciel.

J. SCHYRGENS.

CH. LORIN ET C^{ie} VITRAUX D'ART Mosaïques décoratives

CHARTRES : 46, rue de la Tannerie. Téléphone : 0.42.
PARIS : 199, rue de Vaugirard. Téléphone : Ségur 45.44.

Quelques références :

Cathédrales de Chartres, Châlons-sur-Marne, Toul, Metz, Toulouse, etc.; Monuments nationaux : Sacré-Cœur de Montmartre, Notre-Dame de Lorette, Dormans, etc.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht ;
Parvis St-Gilles, St-Gilles ;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles ;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek ;
Place Liedts, 18, Schaerbeek ;
Rue du Bailly, 79, Izelles.

Fabrique de Cigares, Cigarillos et Tabacs

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

♦ ♦ ♦

<p><i>Fabrique et Bureaux :</i> RUE MERTENS, 44 téléphone 502.17 BORGERHOUT</p>	<p><i>Dépôt :</i> MARCHÉ ST-JACQUES, 94 Téléphone 318.84 ANVERS</p>
---	---

Brasserie des Alliés S. C.

Marchienne-au-Pont

Bières en fûts et en bouteilles

Demandez ses spécialités :

Extra Alliés

bière de forte densité.

La Wallonne

bière de table saine, digestive, agréable.

Allied' Stout

bière tonique et fortifiante.

Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 83 Siège social : ANVERS, rue d'Arenberg, 18 BRUXELLES, Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET

garantis exclusivement par des

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

SOCIÉTÉ ANONYME
DES USINES

M. de Marneffe

RUE NATALIS, 31 — LIÈGE

Téléphone 137.27 - (Belgique)

Fabrique de Meubles

en tubes d'aciers spéciaux nickelés - CHROMÉS - INALTÉRABLES

